This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07591539 1

ESSAI

DE

GRAMMAIRE GÉNÉRALE

Paris. — Typ. de Cosson et Comp., rue du Four-St-Germain, 43.

ESSAI

DE

GRAMMAIRE GÉNÉRALE

D'APRÈS LA COMPARAISON

DES PRINCIPALES LANGUES INDO-EUROPÉENNES

OUVRAGE

DESTINÉ AUX ÉLÈVES DES LYCÉES, DES COLLÉGES, DES ÉCOLES NORMALES

ET AUX GENS DU MONDE

POUR FACILITER ET COMPLÉTER L'ÉTUDE DES LANGUES CLASSIQUES

PAR

ADOLPHE D'ASSIER

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

15, QUAI VOLTAIRE, 15

1872

ESSAI

DE

GRAMMAIRE GÉNÉRALE

Paris. — Typ. de Cosson et Comp., rue du Four-St-Germain, 43.

ESSAI

DE

GRAMMAIRE GÉNÉRALE

D'APRÈS LA COMPARAISON

DES PRINCIPALES LANGUES INDO-EUROPÉENNES

OUVRAGE

DESTINÉ AUX ÉLÈVES DES LYCÉES, DES COLLÉGES, DES ÉCOLES NORMALES

ET AUX GENS DU MONDE

POUR FACILITER ET COMPLÉTER L'ÉTUDE DES LANGUES CLASSIQUES

PAR

ADOLPHE D'ASSIER

DEUXIÈME ÉDITION

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

PARIS

MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

15, QUAI VOLTAIRE, 15

1872

423

ESSAI

DE

GRAMMAIRE GÉNÉRALE

CHAPITRE PREMIER.

Introduction.

L'étude de la linguistique a pris depuis le dernier siècle, d'étonnantes proportions. Les découvertes inespérées auxquelles elle a déjà conduit, et les immenses services qu'elle rend chaque jour à la critique historique, en ont fait une science nouvelle : science sublime entre toutes, car elle repose sur l'étude de la parole, c'est-à-dire sur la première et la plus belle manifestation de l'intelligence humaine.

Comment une telle source est-elle restée si longtemps infécondé ?

Les conditions nécessaires à son développement n'ont pu se réaliser que très-tard chez les Occidentaux. Le caractère guerrier et orgueilleux de ces peuples portait tous les esprits vers les armes ou vers les disputes métaphysiques. Chaque nation, barricadée derrière ses frontières, appelait ses voisins *barbares* et regardait comme un patois tout idiome qui n'était pas le sien. Point d'ouvrage qui pût fixer le langage,

partant point de grammaires, point de dictionnaires, éléments essentiels de toute étude comparée. Deux langues seules avaient trouvé grâce devant ces rudes batailleurs : le grec et le latin. La conquête romaine et, plus tard, le christianisme avaient introduit ce dernier; l'autre s'était, pour ainsi dire, glissé dans les écoles à la faveur de l'admiration qu'excitèrent de tout temps les hauts faits de la race hellénique, et les chefs-d'œuvre qu'elle a légués.

La comparaison la plus superficielle eut bientôt démontré la parenté de ces deux idiomes. Quelques traditions historiques, qui rappelaient certaine influence de la civilisation des Pélasges de l'Est sur la civilisation plus récente de la péninsule italique, firent conclure que le latin *venait* du grec. Qu'on ajoute à cela une langue primitive et révélée à l'homme, puis perdue ou dénaturée dans la dispersion des peuples, et l'on aura le résumé exact de la science philologique que possédaient nos pères. Beaucoup de gens s'en contentent encore.

Cependant le moyen âge touchait à sa fin. La poudre venait de briser les sauvages barrières féodales, l'imprimerie allait faire connaître aux hommes les annales des générations passées. Deux nations, l'Espagne et le Portugal, devaient surtout se faire remarquer par leurs vaillantes audaces, dans ce réveil de l'humanité. Bravant l'immense Océan, elles s'élancèrent, sur la foi d'une boussole, vers les lointaines régions de l'inconnu. Bientôt on parla de merveilleuses découvertes de la voile latine, de puissants empires subjugués par une poignée de conquérants. A cette nouvelle, missionnaires, géographes, physiciens, naturalistes voulurent marcher sur les traces des *conquistadores*, et moissonner leur part de butin dans ces hémisphères inespérés. Ils parcoururent les deux Amériques, les Indes, la Chine, l'O-

céanie. Ils affrontèrent les déserts brûlants de l'Afrique, les plaines glacées de la Sibérie, pénétrant partout où il y avait un phénomène à observer, un problème à résoudre, un secret à surprendre, une infortune à soulager. Peu à peu les matériaux, si rares dans le siècle précédent, affluèrent de toutes parts. Forcés d'apprendre les langages divers des peuples qu'ils visitaient, les voyageurs sentirent le besoin de grammaires et de dictionnaires : de cette époque datent les premières études comparées. Chaque savant voulant retrouver dans son idiome favori la langue primitive, on fit, dans ce but, d'immenses recherches, des efforts inouïs. L'hébreu, le celte, le basque, le sanscrit, etc., furent analysés, disséqués, torturés jusqu'à ce que tous les mots fussent réduits à leur dernière expression métaphysique et grammaticale. Mais là n'étaient pas les seules difficultés. Rarement un terme ne subissait pas d'altération quand on le soumettait aux caractères graphiques ; quelquefois mal énoncé, souvent mal saisi, il était presque toujours imparfaitement traduit par une écriture étrangère et incomplète. La diversité des alphabets venait encore augmenter les embarras. Comment reconnaître la filiation d'un même mot sous de tels déguisements? Aussi que de conclusions bizarres, que d'échafaudages inutiles ! Mais, en revanche, que de matériaux préparés pour l'avenir !

Il ne manquait plus, pour fonder une science, qu'une main puissante qui mît en ordre tous les éléments rassemblés depuis trois siècles. Ce plan devait être mis à exécution par une femme qui, plus que tout autre, sentait le besoin de l'étude de la linguistique pour comprendre les innombrables nations qui peuplaient son vaste empire. Nous voulons parler de la célèbre Catherine II. Cette princesse dressa elle-même une liste des termes les plus usuels, et traça le

plan d'un dictionnaire où ces mots seraient comparés dans plus de deux cents langues. Un des hommes les plus instruits de son siècle, Pallas, fut chargé de cet immense travail.

Vers la même époque, l'Espagnol Hervas donnait, à l'autre extrémité de l'Europe, le premier essai de synthèse philologique. Le succès ne répondit pas à sa vaste érudition. Cette gloire était réservée à Adelung et à son digne continuateur Vater. Profitant des travaux de leurs devanciers, ces deux savants donnèrent, il y a un demi-siècle, dans le *Mithridate*, l'analyse et la classification de toutes les langues connues. Cette fois le pas était franchi ; la philologie venait de naître.

Depuis, d'autres hommes sont arrivés pour continuer l'œuvre et tracer de nouveaux sillons. Comme dans toutes les joûtes scientifiques, l'Allemagne a eu la plus grande part. Il suffit de citer Grimm, Schlegel, G. de Humboldt, Klaproth, Bopp, Lassen. Les fondateurs de la linguistique, Catherine, Pallas, Adelung, Vater, étaient aussi Allemands. En France, nous avons deux noms qui ne le cèdent en rien aux précédents : Champollion et Eugène Burnouf. L'Angleterre a largement payé sa dette dans l'étude du sanscrit, et, plus récemment, dans l'interprétation des inscriptions assyriennes.

Grâce aux savants travaux de ces philologues, l'étude du langage est devenue une science des plus fécondes pour l'historien, le géographe, le naturaliste. Désormais ce sera le seul guide du philosophe qui voudra suivre les traces des peuples dans leurs migrations lointaines, interroger dans leurs évolutions historiques les sociétés éteintes, éclairer ou vérifier les rares documents que l'antiquité nous a légués : témoin ces reconstructions de vieux mondes enfouis dans

la poussière des siècles, et qu'il était réservé à notre époque de faire sortir de leur linceul. Les civilisations pharaonique et assyrienne, surgissant tout à coup des inscriptions hiéroglyphiques ou cunéiformes que révèlent chaque jour les hypogées vingt fois séculaires de la vallée du Nil et du bassin de l'Euphrate, nous ont rendu les pages les plus curieuses de l'histoire ancienne. Si nous savons aujourd'hui que les Ibères ont jadis rempli de leurs colonies une grande partie de la France et de l'Italie, que les Guaranis sont arrivés jusqu'à l'Orénoque, que les Gaëls d'Irlande et les antiques habitants de l'Ombrie ont eu les mêmes aïeux, lorsque la tradition est muette, et que ces peuples ont disparu sous les nouvelles couches d'alluvions humaines que les âges déposent sans cesse, c'est encore à la philologie que nous le devons. A défaut d'autres monuments, ils nous ont légué les noms des villes, des montagnes, des fleuves, des pays qu'ils occupaient. Ces éléments suffisent au linguiste pour retrouver les nations qui jadis habitèrent ces lieux, et le berceau d'où elles sortirent, de même qu'un fragment de squelette, retiré des flancs d'une montagne, suffit au géologue pour reconstituer l'animal, déterminer sa classe, et fixer l'époque où il a vécu.

Ces quelques mots peuvent faire pressentir l'importance de la philologie et les services qu'elle est appelée à rendre à la science. Aussi tous les esprits se sentent-ils portés aujourd'hui vers cette étude. Malheureusement de graves difficultés surgissent dès le début. Les livres élémentaires manquent encore ; les résultats obtenus jusqu'ici sont disséminés dans une foule d'ouvrages hérissés de textes étrangers, de dissertations historiques, de discussions grammaticales. Rien qui apprenne à séparer le fait acquis de l'exagération. D'ailleurs, la plupart de ces livres, écrits en

allemand, en latin ou en anglais, sont hors de la portée d'un grand nombre de lecteurs français.

L'essai que nous offrons a pour but de combler cette lacune, et de venir en aide à tous ceux qui veulent sérieusement s'occuper d'études philologiques. C'est le fruit de longues et sérieuses recherches. Il évitera au commençant ces fastidieux tâtonnements qui rebutent, et lui servira de guide pour diriger ses pas.

Ici se place une question : dans l'impossibilité matérielle de comparer, surtout dans un ouvrage élémentaire, tous les idiomes qui se parlent à la surface du globe, quels choisirons-nous de préférence, et combien en embrasserons-nous afin de donner à nos études le degré de généralité qu'exige toute science ?

D'accord avec les géographes, les philologues ramènent toutes les langues à plusieurs grands embranchements. Les peuples qui constituent les divers rameaux d'une même souche conservent, dans leurs idiomes respectifs, les traits fondamentaux de l'idiome mère, traits qui donnent à ces langues l'apparence de sœurs. Parmi ces diverses familles de peuples, il en est une qui a joué le plus grand rôle dans l'histoire du monde ; qui, toujours sur le premier plan de la civilisation, a fondé les plus grands empires, a le plus scruté les mystères de la nature, a fait les plus belles découvertes, a le plus mérité du genre humain. Cette immense tribu, qui s'étend des extrémités orientales de l'Asie jusqu'aux volcans de l'Islande, se présente d'elle-même à notre choix. Le nom d'Indo-Européenne, par lequel les philologues la désignent, rappelle les deux grandes contrées qu'elle englobe presque tout entières. Le sanscrit, que cultivent encore les Brahmanes ; le zend, l'idiome des anciens Perses ; le celtique, que parlaient nos pères avant l'invasion

romaine; les langues slaves, germaniques, scandinaves, le grec, le latin et les langues néo-latines français, italien, espagnol, portugais, provençal, valaque, tels sont les principaux idiomes de ce groupe et ceux dont l'étude est la plus répandue en Occident. Tels sont aussi les modèles que nous avons choisis, comme renfermant les sources les plus riches en matériaux de toute sorte, et les plus profitables pour un Européen.

Mais là n'est pas notre seul but. Tout en faisant une introduction à la science philologique, nous avons voulu aussi essayer de faire disparaître de graves anomalies qu'offre dans les études classiques l'enseignement grammatical.

Pour peu, en effet, qu'un esprit sérieux se livre à l'étude des langues étrangères, il est bientôt frappé de la discordance qui existe entre les grammaires des diverses nations; des définitions fausses ou incomplètes qui y fourmillent, des exceptions sans nombre qui trop souvent surchargent les règles, des lacunes capitales que quelques-unes renferment, de l'empirisme qui, presque dans toutes, remplace le raisonnement et tient lieu de méthode (1). Nous avons donc cru utile de démontrer aux élèves de nos colléges et aux

---

(1) Citons un exemple pour mieux nous faire comprendre, et, afin de donner plus de poids à notre citation, prenons Burnouf père, le plus profond, à notre connaissance, des grammairiens français de notre siècle. La première règle que nous trouvons dans sa grammaire grecque est celle-ci :

« Toute muette, précédée d'une autre muette, la veut au même degré qu'elle. »

Nous reprochons à M. Burnouf:

1° D'avoir exclu les liquides et les sifflantes de cette règle, qui s'étend à toutes les consonnes;

2° De n'être pas remonté au principe d'où elle découle, et de n'en

jeunes professeurs que cet empirisme, ces lacunes, ces contradictions, ne tiennent qu'aux habitudes routinières des grammairiens; que le langage, aussi, obéit à des principes invariables, les lois de la pensée et de la prononciation; qu'une harmonieuse unité relie entre elles toutes les grammaires d'une même branche de langues, et que les différences qu'elles présentent ne sont que les conséquences nécessaires des modifications qu'apporte dans les organes de la parole la diversité de sol, de climat et d'habitudes.

DIVISION DE L'OUVRAGE.

Toute langue se compose de phrases, les phrases de mots, et les mots de syllabes. Nous sommes donc naturellement amené à diviser l'ouvrage en trois parties :

1° ÉTUDE DES SYLLABES;
2° ÉTUDE DES MOTS;
3° ÉTUDE DES PHRASES.

---

avoir pas déduit les corollaires qu'il renferme, corollaires si utiles pour l'explication des flexions syllabiques;

3° De n'avoir pas étendu cette règle au latin et au français, laissant ainsi croire à l'élève qu'elle n'est qu'une convention orthographique, ou un caprice de la langue grecque.

Ce triple reproche, qui accuse à la fois un défaut d'analyse et de synthèse, nous pourrions le répéter pour la quantité, pour l'accent tonique, et pour la plupart des questions grammaticales.

Étant si sévère pour M. Burnouf, que serait-ce si nous analysions d'autres grammairiens et d'autres grammaires ? Il nous suffira de rappeler ce fouillis inextricable qu'on appelle le chapitre du verbe. Le chaos commence dès la définition elle-même, sur laquelle on n'a pas encore pu se mettre d'accord. Chaque livre donne la sienne. *Tot capita, tot sensus.*

Chacune de ces parties sera étudiée sous le triple point de vue de son origine, de son développement et du rôle qu'elle joue dans l'économie du langage. Un parallèle rapide fera ressortir, à la fin de chaque section, les principaux avantages ainsi que les inconvénients qui caractérisent les plus importantes des langues indo-européennes. Un dernier résumé nous amènera à la discussion du fameux problème de la langue universelle, et nous permettra d'étudier les conditions qui semblent nécessaires pour réaliser ce rêve des philologues.

Un nouvel essai de classification, ayant pour base les grands embranchements de l'espèce humaine, formera une quatrième et dernière partie. Cette classification, que nous ferons précéder des caractères propres à reconnaître la famille à laquelle une langue appartient, nous fournira l'occasion d'appliquer les principes développés dans les études précédentes, et sera ainsi le complément des trois premières parties. Nous entrerons dans quelques développements toutes les fois qu'une langue méritera de fixer l'attention par sa littérature, par les chefs-d'œuvre qu'elle a produits, et par l'influence que son rayonnement a pu exercer chez les peuples voisins.

Cet ouvrage étant avant tout élémentaire et destiné aux jeunes gens de nos écoles, nous avons cru devoir nous abstenir de tout rapprochement superflu, de toute citation inutile. Nous avons pris généralement nos exemples dans les langues de l'Europe occidentale, les plus connues du monde savant, et les seules qui aient eu une influence sérieuse sur les origines et le développement de la nôtre. Les langues classiques : grec, latin, anglais, allemand, y ont la plus large part. Viennent ensuite les principaux idiomes néo-latins français, italien, espagnol, portugais. Nous y avons sou-

vent joint le celtique (1), premier idiome de nos aïeux, et le sanscrit, qui forme comme le point de départ de toutes les langues indo-européennes et qui, en outre, se prête d'une manière merveilleuse à l'analyse des lois philologiques et grammaticales. Nous n'avons guère fait d'emprunt en dehors de ce cadre, surtout parmi les langues n'appartenant pas au groupe indo-européen, que lorsque les exemples venaient à nous manquer, ou qu'un autre idiome les présentait d'une manière plus frappante.

---

(1) Parmi les diverses branches du celtique, nous avons choisi d'ordinaire le gallois, à cause de la richesse de ses formes grammaticales.

PREMIÈRE PARTIE

ÉTUDE DES SYLLABES.

CHAPITRE II.

Lettres.

Avant de commencer l'étude des syllabes, abordons celle des lettres qui servent à les représenter.

Si l'on remonte aux premiers âges pour fixer le point de départ de l'alphabet phonétique et le suivre dans ses transformations successives, on verra clairement que, loin de se présenter d'elle-même à l'esprit humain, une telle conception ne pouvait être que le résultat d'une longue élaboration. La composition des langues primitives, formées presque exclusivement d'onomatopées représentant des images sensibles, et dégagées de toutes ces parties accessoires qui, dans les langues plus avancées, servent à mieux préciser l'idée, excluait, d'un côté, la possibilité de fixer les articulations syllabiques, et, de l'autre, invitait naturellement à la représentation graphique de l'idée. L'enfant, le nègre, le sauvage, disent dans leur langage primitif *montagne verdure*, au lieu de *cette colline est verdoyante*, en indiquant du doigt l'objet désigné. Deux choses seules frappent leur

esprit : l'image de *colline* et l'idée de *verdure*. Ils seront donc naturellement amenés à représenter cette phrase par la figure d'une montagne jointe à celle d'une plante qui, par sa couleur verte, complétera leur pensée. Les voyageurs rencontrent encore aujourd'hui cette méthode chez toutes les peuplades qui n'ont pas pu s'élever au-dessus de l'état sauvage. C'est ce que nous révèlent aussi les plus anciens monuments du monde antique.

Pour ne laisser aucun doute sur cette question capitale, nous allons donner une esquisse rapide de la formation de l'écriture dans trois grands centres de civilisation primitive, l'Égypte, la Chine et le Mexique. On verra en même temps comment, issues du même point de départ, ces trois écritures devaient bientôt diverger, tant est variable dans l'homme et dans la nature entière tout ce qui n'a pas pour base un principe géométrique.

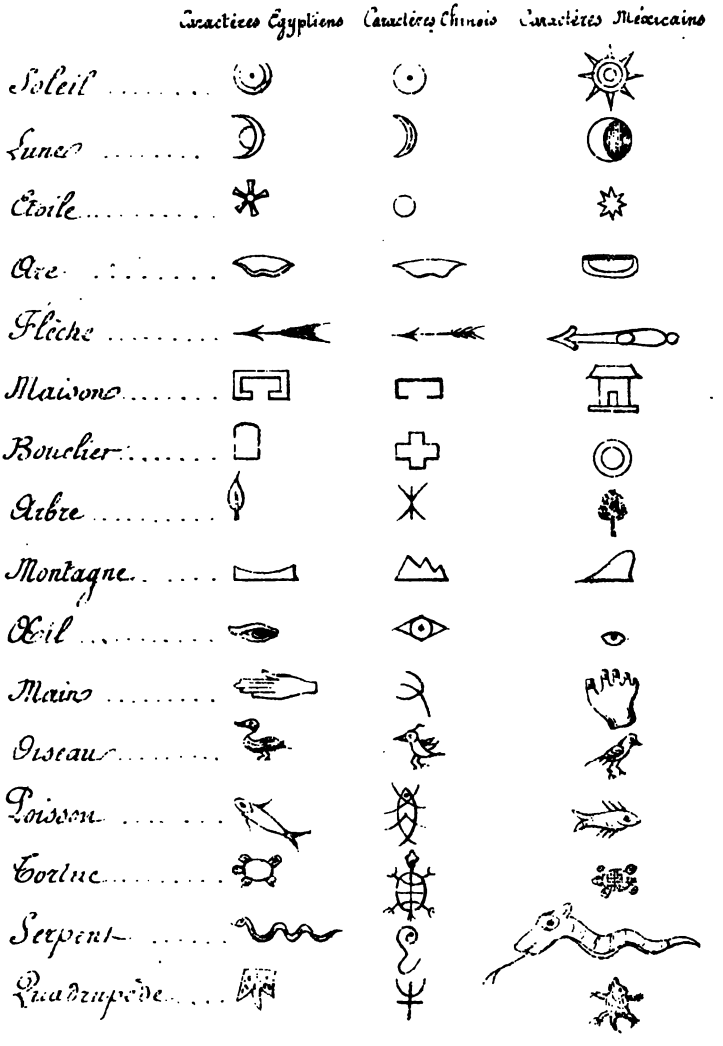
A l'exemple de M. Pauthier (1), nous distinguerons trois périodes dans la formation de l'écriture :

1° Période primitive purement idéo-graphique;
2° Période transitoire ou idéo-phonétique ;
3° Période définitive purement phonétique.

Période primitive. — Dans ses premiers essais de représentation graphique, l'homme, comme nous venons de le dire, a cherché à peindre les objets qui frappaient ses regards. Le tableau ci-joint donne la représentation comparée de quelques-uns de ces objets.

(1) Nous saisissons avec empressement l'occasion de remercier ici ce savant orientaliste pour les renseignements précieux que nous avons puisés dans ses travaux philologiques, et pour les indications qu'il nous a si gracieusement données au sujet des langues de l'Orient.

1er Tableau comparé des hiéroglyphes primitifs



Nous pouvons déjà, à l'aide de quelques rapprochements, faire pressentir la divergence complète que le temps amènera dans ces trois systèmes d'écriture, basés cependant sur le même principe. Les trois figures d'un même groupe ne sont jamais complétement identiques. Cela s'explique, soit par la diversité du point de vue du dessinateur, soit par les circonstances locales. Ainsi la figure *arbre*, très-reconnaissable dans les caractères égyptien et mexicain, l'est moins dans le caractère chinois, parce que celui-ci, outre les branches, représente encore les racines prenant naissance au-dessus du sol. La figure *montagne* rappelle l'ondulation de la chaîne Libyque dans le premier, les cimes découpées de la Chine dans le second, et dans le troisième les cônes volcaniques qui s'élancent du plateau du Mexique. La main, prise dans trois positions différentes, est réduite à de simples traits dans le chinois, pour aider à la rapidité graphique. La diversité des faunes explique pareillement les différences que présentent les figures *oiseau*, *poisson*, *tortue*, *serpent*, *quadrupède*. Pour ce dernier, les Égyptiens ont choisi la partie postérieure de l'animal, les Chinois la tête et la queue d'un bœuf réduites à de simples traits, et les Mexicains la peau entière d'un jaguar.

Si la divergence se manifeste déjà dans la représentation des objets qui ont une forme physique, que sera-ce lorsqu'il s'agira de peindre des choses qui échappent à toute description graphique, comme le *jour*, l'*intelligence*, le *repos*, etc.? Amenés alors à représenter par un objet sensible l'idée qu'ils avaient en vue, d'après un rapprochement quelquefois heureux, plus souvent forcé, toujours de convention, et les points de vue étant variables à l'infini, on ne pouvait guère espérer que les dessinateurs se rencontrassent

dans la reproduction de la même idée. C'est ce que prouve notre second tableau.

La plupart de ces hiéroglyphes se devinent au premier coup d'œil. Voici d'ailleurs leur explication dans l'ordre du tableau :

JOUR.....	*Égypt.*	Figure du soleil, astre du jour.
	Chin.	Même figure.
	Mex.	Cercle divisé en quatre parties représentant les quatre divisions de la journée.
NUIT.....	*É.*	Une étoile sous la voûte du ciel.
	C.	Un croissant obscurci.
	M.	Un oiseau de nuit.
MOIS.....	*É.*	Une étoile accompagnée de la lune, astre qui mesure les mois (mois lunaires qu'on rencontre chez tous les peuples primitifs).
	C.	La lune seule.
	M.	Même figure.
CIEL.....	*É.*	Cinq étoiles se détachant sur une zone du ciel.
	C.	Trois voûtes superposées.
	M.	Un coin du ciel couvert d'yeux figurant les étoiles.
LUMIÈRE..	*É.*	Le soleil lançant des flots de lumière.
	C.	Les deux astres lumineux réunis ensemble.
	M.	L'image seule du soleil.
EAU.....	*É.*	Surface de l'eau agitée.
	C.	Des gouttes de pluie qui tombent.
	M.	Surface de l'eau paisible.

2e Tableau composé des hiéroglyphes primitifs.

	Caractères Egyptiens	Caractères Chinois	Caractères Mexicains.
Jour	⊙	⊙	⊕
Nuit	✱	)	
Mois	✱	)	◐
Ciel	✱✱✱✱✱	≋	
Lumière			
Eau			
Forêt			
Combattre			
Navigues			
Partir		大	
Pleurer			
Un	ʃ	—	○
Deux	ʊ	=	○○
Trois	ɯ	≡	○○○
Quatre	4	≣	○○○○

FORÊT....	*E.*	Deux arbres.
	C.	id.
	M.	id.
COMBATTRE	*E.*	Deux mains armées, l'une d'un bouclier, l'autre de la lance.
	C.	Une main et une flèche.
	M.	Deux flèches.
NAVIGUER.	*É.*	Deux bras qui rament.
	C.	Une main et une barque.
	M.	Un canot.
MARCHER..	*É.*	Deux jambes dans l'attitude de la marche.
	C.	Figure d'homme avec les pieds tournés dans deux directions inverses.
	M.	Une trace de pied d'homme.
PLEURER..	*É.*	Un œil versant des larmes.
	C.	La figure *eau* à côté de la figure *œil*.
	M.	Un œil versant une larme.

1, 2, 3, 4. Ces caractères se reconnaissent aisément. Chez les Chinois, l'unité est une barre horizontale; chez les Mexicains, un cercle; chez les Égyptiens, un trait ondulé. Deux traits réunis forment le chiffre 2; trois traits réunis le chiffre 3; le chiffre 4 paraît être une abréviation. On sera peut-être surpris de la ressemblance qui existe entre ces caractères et nos chiffres actuels. Cet étonnement cessera en se rappelant que les Arabes, qui nous les ont transmis, étaient les voisins des Égyptiens (1).

(1) Nous regrettons que les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas de donner une plus longue liste d'hiéroglyphes. Notre citation de Chateaubriand comblera en partie cette lacune. Nous ajouterons ici quelques exemples pour montrer que les allégories de l'an-

Telle est la méthode à l'aide de laquelle les civilisations naissantes se sont formées. Tout imparfaite qu'elle est, elle a suffi aux sociétés primitives pour transmettre les faits historiques, comme le montrent les rares manuscrits mexicains échappés au sombre fanatisme des Espagnols, qui ne voyaient dans toutes ces peintures que l'œuvre du démon. Les voyageurs retrouvent encore cette méthode chez les peuplades sauvages de l'ancien et du nouveau monde. Voici, au surplus, l'analyse d'un de ces tableaux extraite du *Voyage en Amérique* de Chateaubriand :

« On trouva un jour un large bouleau dépouillé de son écorce. Sur l'aubier nu et blanc était tracé un ovale où se détachaient en noir et en rouge les figures suivantes :

« Un ours, une feuille de bouleau rongée par un papillon, dix cercles et quatre nattes, un oiseau volant, une lune sur des gerbes de maïs, un canot et trois ajouppas, un pied d'homme et vingt huttes, un hibou et un soleil à son couchant, un hibou, trois cercles et un homme couché, un casse-tête et trente têtes rangées sur une ligne droite, deux hommes debout sur un petit cercle, trois têtes dans un arc avec trois lignes.

« L'ovale avec des hiéroglyphes désignait un chef Illinois appelé Atabou. On le reconnaissait par des marques parti-

---

cien monde ne le cédaient en rien en finesse d'aperçus à celles du nouveau. Chez les Chinois, deux femmes ensemble représentaient l'idée de dispute et de procès ; trois femmes, celle de désordre ; trois hommes à la file, celle de suivre ; une bouche pleine de riz, principale nourriture du Céleste-Empire, celle de bonheur. Chez les Egyptiens, un lièvre désignait la poltronnerie ; un bouc, l'impureté ; une mouche, l'imprudence ; un renard, l'adresse ; un hippopotame, la cruauté. Le vert était représenté par une plante ; le rouge, par l'ibis, oiseau d'un plumage rouge éclatant, très-commun sur les bords du Nil, etc.

culières qui étaient celles qu'il avait au visage ; l'ours était le manitou de ce chef ; la feuille de bouleau rongée par un papillon représentait le symbole national des Illinois ; les dix cercles nombraient mille guerriers, chaque cercle étant posé pour cent ; les quatre nattes proclamaient quatre avantages obtenus ; l'oiseau volant marquait le départ des Illinois ; la lune sur des gerbes de maïs signifiait que ce départ avait eu lieu dans la lune du blé vert ; le canot et les trois ajouppas racontaient que les mille guerriers avaient voyagé trois jours par eau ; le pied d'homme et les vingt huttes dénotaient vingt jours de marche par terre ; le hibou était le symbole des Chicassas ; le soleil à son couchant montrait que les Illinois étaient arrivés à l'ouest du camp des Chicassas ; le hibou, les trois cercles et l'homme couché disaient que ces trois cents Chicassas avaient été surpris pendant la nuit ; le casse-tête et les trente têtes rangées sur une ligne droite déclaraient que les Illinois avaient tué trente Chicassas ; les deux hommes debout sur un petit cercle annonçaient qu'ils amenaient vingt prisonniers ; les trois têtes dans l'arc comptaient trois morts du côté des Illinois et les trois lignes indiquaient trois blessés. »

C'est à cette période que se sont arrêtés les Mexicains. Ceux de nos lecteurs qui voudraient consulter les rares débris qui ont échappé au feu de l'inquisition espagnole pourront consulter la magnifique collection de lord Kingsborough, où sont réunis des spécimens de tous les fragments qui se trouvent disséminés dans les diverses bibliothèques de l'Europe,

PÉRIODE IDÉO-PHONÉTIQUE. — La méthode précédente, qui suffisait aux peuplades simples du Nouveau-Monde pour transmettre leurs légendes historiques, devait se trouver insuffisante pour les besoins d'une civilisation

plus haute. Comment, en effet, distinguer avec un caractère unique les différents arbres fruitiers si nécessaires à l'homme, les divers poissons des rivières, des mers et des lacs, les innombrables oiseaux qui servent de proie aux chasseurs ou qui se font remarquer par la beauté de leur plumage ou l'harmonie de leur chant? Les Chinois remédièrent de bonne heure à cet inconvénient, en adoptant, pour chaque objet qu'ils voulaient représenter, deux signes : l'un indiquant le genre de l'objet, et entièrement figuratif ; l'autre purement phonétique, et rappelant le nom de cet objet. Quelques exemples achèveront de faire comprendre et nous serviront à expliquer l'origine de cette convention, qui est le premier pas fait vers l'alphabet.

La langue chinoise ne se composant que d'environ quatre cents monosyllabes, et le nombre des objets ou choses à exprimer étant beaucoup plus considérable, il en est nécessairement résulté qu'une même expression correspond à plusieurs idées de nature différente. Le mot *koù*, par exemple, qui signifie *ancien*, veut dire aussi *belle-mère*, *taureau*, *perdrix*, *plante amère*, etc., suivant le sens de la phrase, les gestes et les intonations de celui qui parle. Mais le caractère figuratif qui rappelle l'idée d'*ancien* ne pouvant pas évidemment servir pour les autres acceptions, on convint que, placé à côté d'un autre signe, il deviendrait purement phonétique pour représenter la syllabe *koù*. Ainsi, avec le signe *femme* il formera un groupe qui rappellera à l'esprit l'idée d'une femme nommée *koù*, et par conséquent de *belle-mère;* avec la figure *bœuf*, on aura *bœuf* appelé *koù*, c'est-à-dire *taureau;* avec la figure *oiseau* on lira *oiseau-koù*, ou *perdrix;* avec la figure *plante*, *plante-koù* ou *plante amère*, etc.

C'est ce système mixte qu'emploient encore les Chinois. On lui a reproché de ne s'être pas prêté aux développe-

ments de la langue, par suite, d'avoir empêché l'essor de la civilisation, en un mot, de témoigner de l'infériorité intellectuelle de ce peuple. Cette accusation nous paraît à la fois une injustice et une ingratitude. Nous venons d'expliquer les causes qui ont amené le mécanisme de leur écriture. Quant au reproche d'infériorité intellectuelle, nous rappellerons que si nous sommes redevables à la Grèce antique des lumières qui ont chassé les ténèbres du moyen âge, c'est à la Chine que nous devons d'avoir complété l'œuvre, en nous envoyant par les Arabes la poudre qui a brisé les armées féodales et inauguré l'ère des temps modernes. C'est encore de la Chine que nous est venue, selon toute apparence, la boussole, qui a si puissamment aidé aux progrès de la physique et ajouté de nouveaux mondes à l'ancien. Si, de plus, on songe que les Chinois possédaient ces deux inventions merveilleuses plusieurs siècles avant l'ère chrétienne ; qu'à la même époque ils connaissaient aussi l'imprimerie, il ne nous sera plus permis, pour une prétendue imperfection alphabétique, d'appeler barbare un peuple qui a trouvé de si bonne heure ces trois grands leviers de la puissance humaine, et à qui il revient probablement une grande part dans l'histoire de notre civilisation.

PÉRIODE PHONÉTIQUE PURE. — La nécessité d'écrire les noms de dieux, d'hommes, de villes, etc., conduisit naturellement à l'analyse des éléments syllabiques et à leur représentation phonétique. Enchaînés par la nature homophonique de leur langue, les Chinois ne purent aller au delà. Possédant au contraire une langue plus souple, les Égyptiens surent appliquer à tous leurs mots l'analyse des noms propres, et arrivèrent ainsi à cette merveilleuse machine de l'intelligence humaine, l'alphabet!

La règle qu'ils suivirent pour donner aux divers signes figuratifs une valeur phonétique est excessivement simple. Expliquons-la sur quelques exemples.

L'avant-bras se disant *amer*, on convint que la figure de l'avant-bras représenterait la voyelle *a*, parce que cette voyelle commençait le mot *amer*.

La lance s'appelant *nabi*, il fut convenu que la figure de la lance désignerait la consonne *n*, qui commence le mot *nabi*.

Une maison se disant *hi*, le signe maison représenta l'aspiration *h*, qui commence le mot *hi*; et ainsi de suite pour les autres lettres.

L'habitude de décorer leurs monuments de figures hiéroglyphiques empêcha les Égyptiens d'abandonner complétement leurs signes figuratifs. Ils multiplièrent même outre mesure les signes phonétiques, probablement pour que l'artiste pût choisir celui qui convenait le mieux aux exigences calligraphiques ou sacerdotales. Ce furent leurs voisins les Phéniciens qui franchirent le dernier pas de l'échelle alphabétique, en assignant un seul caractère à chaque élément syllabique, et en choisissant le plus simple pour qu'il pût se prêter plus facilement à la rapidité graphique. De la Phénicie, les navires marchands le portèrent sur toutes les côtes de la Méditerranée. Plus tard la civilisation grecque et les armes romaines l'imposèrent aux diverses contrées de l'Europe.

Le tableau ci-joint fait connaître cet alphabet tel qu'il a été reconstitué par le savant Gésénius, d'après les plus anciens monuments phéniciens. Nous avons mis en regard les modifications successives qu'ont subies ces caractères pour parvenir à la forme actuelle.

Les changements éprouvés par l'alphabet phénicien pour arriver à la forme latine sont de deux sortes.

ableau comparé des Alphabets Phénicien, Gréco-Etrusque et Latin.

actères Phén. (formes intermédiaires). Car. Gréco-Etrusq. les mêmes après l'inversion. Car. Latins.

			A	A	A
			B	B	B
			)	(	C
			D	D	D
			E	E	E
			F	F	F
			Z	Z	Z
			H	H	H
			I	I	I
			K	K	K
			L	L	L
			M	M	M
			N	N	N
			Σ	Σ	S
			O	O	O
			P	P	P
			Q	Q	Q
			R	R	R
			T	T	T

Les premiers eurent pour objet de donner aux caractères plus de régularité. Les Grecs (1), naturellement portés à l'élégance, raccourcirent les lignes dont le prolongement était disgracieux, infléchirent plus fortement celles qui étaient déjà recourbées, rectifièrent ou arrondirent les angles aigus, modifièrent, en un mot, tout ce qui ne se prêtait pas à la symétrie.

En second lieu, vient le changement de direction qu'a reçu l'écriture. Comme les Phéniciens et la plupart des peuples de l'Orient, les anciens Grecs écrivirent d'abord de droite à gauche. Plus tard, probablement pour ne pas interrompre les lignes, ils écrivirent en zigzag, c'est-à-dire alternativement de droite à gauche et de gauche à droite, comme les sillons d'un laboureur. Enfin, voyant que cette dernière direction était préférable à la première, ils écrivirent définitivement de gauche à droite, ce qui les amena à retourner leurs lettres.

Une nouvelle preuve de l'origine phénicienne des lettres grecques se trouve dans l'identité presque complète des noms que portent les mêmes caractères dans les deux alphabets. On peut s'en convaincre en jetant les yeux sur le tableau suivant :

Lettres.	Noms phéniciens.	Noms grecs.
A	alph	alpha
B	bêt	bêta
G	gimel ou gamel (*camélus*)	gamma
D	dalt	delta
E	he	e *psilon* (*e* sans aspiration)

(1) « Græci symmetriæ et elegantiæ studiosiores quam Orientales, in aliis etiam litteris crura illa longiora vel decurtabant (confer. Δ ex, 𐤃, Ξ ex 𐤎, Π ex 𐤐), vel ubi incurvata erant magis etiam inflectabant, ut in. 𐤋 ex 𐤋 » (Gesenius, *Antiqua Phœniciæ monumenta.*)

Lettres.	Noms phéniciens.	Noms grecs.
Z	sain	zêta
H	het	hêta
th	têt	thêta
I	iot	iota
K	kap	kappa
L	lambd	lambda
M	mum	mu
N	nun	nu
S	samech	sigma
O	oïn	o *micron* (o bref)
P	pe	pi
Q	kop	koppa
R	resch	rho
T	tau	tau

La remarque suivante fera mieux apprécier cette identité. L'*a* final grec, quand il ne reçoit pas l'accent tonique, est un *a* sourd comme notre *e* muet; par conséquent, le mot grec *alpha* est la traduction littérale du mot phénicien *alph*. Tout le monde sait d'ailleurs que les Phéniciens, comme la plupart des Orientaux, n'écrivaient jamais les voyelles sourdes. Il en est de même de *bêta* pour *bêt*, de *delta* pour *delt*, etc. Ces mêmes noms *alph*, *bêt*, *delt*, etc., rappellent en même temps l'origine hiéroglyphique de l'alphabet phénicien. *Alph*, dans cette dernière langue, signifie *bœuf*, et le caractère correspondant représente en effet la tête d'un bœuf, facilement reconnaissable à la barre transversale qui figure les cornes; *bêt* veut dire *tente*, et son caractère rappelle la forme d'une tente; *gimel*, une *bosse de chameau*, etc.

Enfin, la tradition vient encore confirmer notre hypothèse. Voici, en effet, ce que nous trouvons dans le livre XI des *Annales* de Tacite :

« Les Égyptiens représentèrent les premiers les idées à l'aide de figures d'animaux. Ces monuments, les plus anciens de l'esprit humain, sont gravés sur des pierres. Ils se

donnent aussi comme les inventeurs des lettres. Les Phéniciens, disent-ils, plus puissants sur mer, les portèrent dans la Grèce, et s'attribuèrent la gloire d'avoir trouvé ce qu'ils avaient reçu. La tradition veut, en effet, que Cadmus, arrivé sur une flotte phénicienne, ait enseigné l'art de l'écriture aux Grecs encore barbares (1). »

C'est aussi de l'Égypte qu'est venu, selon toute apparence, l'alphabet indien. Les chiffres sanscrits, qui, d'après toutes les probabilités, ont même origine que l'écriture, offrent de trop grands rapports avec les nôtres pour que ce soit l'effet du hasard. Ces rapports manquent, il est vrai, pour les caractères alphabétiques, à la suite des modifications que leur ont fait subir les grammairiens hindous. Mais, comme pour les alphabets de l'Europe, ils reparaissent si l'on remonte aux anciens monuments. « On trouve, en effet, en Éthiopie, des caractères qui ont une étonnante ressemblance avec ceux de l'ancien sanscrit, surtout avec les inscriptions des caves de Canarah, dont la construction remonte au delà de toutes les périodes connues de l'histoire indienne. » (Alex. de Humboldt.)

---

(1) Primi per figuras animalium Ægyptii sensus mentis effingebant. Ea antiquissima monumenta memoriæ humanæ impressa saxis cernuntur. Et litterarum semet inventores perhibent; inde Phœnicos, quia mari præpollebant, intulisse Græciæ, gloriamque adeptos tanquam repererint quæ acceperant. Quippe fama est Cadmum classe Phœnicum vectum rudibus adhuc Græcorum populis artis hujus auctorem fuisse.

CHAPITRE III.

Éléments syllabiques.

On appelle syllabe, tout son plein, prononcé d'une seule émission de voix, et qui entre dans la composition d'un mot. Ainsi, le mot *élider* renferme trois syllabes, c'est-à-dire trois sons pleins et distincts : *é*, *li*, *der*.

On appelle élément syllabique toute émission ou articulation vocale indécomposable qui entre dans la composition des syllabes. Ces éléments peuvent se ramener à trois groupes : les voyelles, les consonnes et les aspirations.

VOYELLES. — On appelle voyelle toute émission vocale qui produit un son plein et indécomposable, comme : *a*, *e*, *o*, etc.

Les voyelles résultent des modifications qu'apportent dans le volume de la voix les divers degrés d'ouverture de la bouche, quand il n'y a sensiblement aucune pression labiale, linguale ou dentale.

Toutes les voyelles des diverses langues européennes nous paraissent pouvoir se ramener à six, que nous diviserons en deux classes d'après leur mode de formation.

	Ouvertes.	Intermédiaires.	Fermées.
LINGUALES PURES.....	A	É	I
LINGUO-LABIALES.....	O	OU	U

Les lettres de chaque classe sont disposées dans ce tableau suivant l'échelle vocale descendante. La bouche, complétement ouverte pour prononcer A, se ferme un peu pour É et davantage encore pour I. Si l'on continue à la resserrer on n'obtiendra plus que la demi-voyelle sanscrito-celtique Y, dont on pourrait peut-être se faire une idée par l'*y* des Anglais dans le mot *yes*, ou mieux encore par l'I des Latins dans *Iupiter*. Enfin, si les dents se touchent, on arrive à la consonne sifflante et aspirée J : *Java*, *Jadis*.

Les lettres de la deuxième section sont aussi disposées dans le même ordre. Pour prononcer O, les lèvres, quittant leur position horizontale, doivent s'allonger verticalement. En les fermant un peu, on obtient OU, et, en les resserrant davantage, U. Si l'on continue, on arrive à la demi-voyelle sanscrite U, dont l'u latin peut nous donner une idée dans le mot *qui* et le W allemand dans le mot *schwartz* (noir). Enfin, quand les lèvres se touchent, on obtient la labiale aspirée V : *vice*, *vertu*.

Lorsque l'accent tonique repose sur l'avant-dernière syllabe d'un mot, la voix, baissant aussitôt, n'articule que très-sourdement la voyelle finale. Nous trouvons de très-nombreuses applications de cette loi dans l'*e* muet français : *homme*, *colère*, etc. Les autres voyelles sourdes se rencontrent dans les langues voisines, surtout dans celles du Midi, si riches en variations toniques. Ex. : *Madeira*, *Affonso* (Port.), que nous écrivons *Madère*, *Alphonse*, croyant rendre la voyelle vague que nous entendons par notre *e* muet, seule sourde à laquelle nos organes soient exercés.

Nous pouvons donc dire que chaque voyelle a deux nuances, l'une sourde, l'autre sonore. En représentant les

premières par des minuscules et les secondes par des majuscules, on peut former le tableau suivant :

TABLEAU RÉSUMÉ DES VOYELLES.

		Sonores.	Sourdes.
Linguales pures....	ouverte.....	A	a
	intermédiaire.....	É	e
	fermée.....	I	i
Linguo-labiales.....	ouverte.....	O	o
	intermédiaire.....	OU	ou
	fermée.....	U	u

CONSONNES. — On appelle consonne toute articulation vocale qui ne peut produire un son plein qu'avec le secours d'une voyelle. Ainsi pour prononcer nettement la consonne B, il faut nécessairement y ajouter une voyelle, *e*, par exemple, et dire *Be*.

Les consonnes peuvent être produites par les pressions des lèvres, ou bien par les pressions et vibrations que la langue exécute dans les diverses régions de la bouche. De là, deux séries de consonnes :

1° Trois labiales : P, B, M.

2° Neuf linguales : N, L, R, G, K, D, T, Z, S (1).

Les trois labiales se divisent en labiales pures, P, B, et en labiale nasale, M, qui, avec la linguale nasale N, forme la transition des deux séries.

(1) Nous ne faisons pas entrer dans la liste des consonnes les lettres C, Q, qui ne sont que des variantes de K, ni les doubles X, F, V, J, qui n'ont été inventées que pour abréger l'écriture. La première remplace GZ ou KS. Les trois dernières sont des aspirées PH, BH, ZH, qui seront analysées plus loin.

Les neuf linguales se divisent aussi en deux sections : les linguo-palatales N, L, R, G, K, et les linguo-dentales D, T, Z, S.

N, L, sont produites par une certaine pression que la langue exerce contre la partie antérieure du palais; G, K, par certaines vibrations de la langue, répercutées tantôt par la partie postérieure du palais, comme en français, tantôt, comme chez les Allemands, dans la région antérieure du gosier; d'où, le nom de *gutturales* qu'on leur donne quelquefois. R, participant à la fois aux pressions et aux vibrations de la langue, forme la transition.

D, T, sont produites par les pressions de la langue contre les dents; Z, S, par les sifflements que produisent les vibrations de la langue en passant à travers les dents. De là le nom de *sifflantes* qu'elles portent ordinairement.

Les deux nasales N, M, les deux linguales L, R, et les deux sifflantes Z, S, forment la famille des *Liquides*. On les nomme ainsi à cause de la facilité avec laquelle elles coulent pour ainsi dire dans la prononciation. Les linguales L, R, plus coulantes encore que les quatre autres, ont été appelées semi-voyelles par les grammairiens hindous. Cette manière de voir sera justifiée plus loin. L'italien, d'ailleurs, nous offre une foule d'exemples dans lesquels la demi-voyelle L est devenue une voyelle entière *i*. Ex. : *piano* pour *plano*, du latin *planum; fiore* pour *flore*, du latin *florem*, etc.

De même que les voyelles, les consonnes ne représentent en réalité que six articulations différentes ayant chacune deux nuances, l'une sourde l'autre, sonore. En voici le tableau :

TABLEAU RÉSUMÉ DES CONSONNES

		Sonores.	Sourdes.
Labiales	labiales	P	B
	nasales	M	N
Linguales	gutturales	K	G
	palatales	R	L
	dentales	T	D
	sifflantes	S	Z

Si l'on prend la sifflante sourde Z pour point de départ de l'échelle des consonnes linguales, on voit que les pressions ou vibrations de la langue commencent à l'ouverture des dents pour Z, S; ne touchent plus que les dents supérieures pour D, T; atteignent le voile antérieur du palais pour N; la partie moyenne pour L, R, et la région postérieure pour G, K. On peut donc établir l'échelle suivante pour les linguales :

Z, S, D, T, N, L, R, G, K.

D'un autre côté les labiales se rattachant aux linguales par les nasales M, N, on aura :

Z, S, D, T, N, L, R, G, K.
M
P
B

Enfin, en se rappelant que les voyelles linguales tou-

chent au Z par le J (Z H), et les voyelles labiales au B par le V (B H), on aura définitivement :

A, E, I, Y, J, Z, S, D, T, N, M, P, B, V, W, U, OU, O.

semi-voyelle. L R G K H semi-voyelle.

ASPIRATION. — On appelle aspiration un certain souffle qui peut accompagner soit les voyelles, soit les consonnes.

L'aspiration a aussi deux nuances : l'une faible ou sourde comme dans le français *hibou*, l'autre forte ou sonore comme dans l'allemand *Hoffen* (espérer). Nous représenterons la première par *h* et la deuxième par H.

L'aspiration faible prédomine dans les langues du Midi. Elle répond à l'esprit doux des Grecs et au *visarga* sanscrit. Elle accompagne les consonnes sourdes ; ex. : V = B *h*, J = Z *h*.

L'aspiration forte correspond à l'esprit rude des Grecs, et domine dans les langues du Nord. C'est celle que prennent les consonnes sonores. Les langues méridionales la renferment dans F (PH), dans le *jota* espagnol et dans le CH grec. Nous verrons plus tard la raison qui justifie cette influence de la latitude sur le degré d'intensité de l'aspiration.

L'aspiration forte a été rangée parmi les sifflantes par les grammairiens hindous. Elle s'y rattache, en effet, par sa nature, comme le prouve l'orthographe de certains mots appartenant à deux dialectes voisins. Ainsi, *ramper*, *arrêter*, s'écrivent en grec *Herpo*, *Histo*, et en latin *serpo*, *sisto*. L'irlandais et le gallois, qui ne sont que deux idiomes celtiques, expriment le mot *long*, le premier par *sir*,

et le second par *Hir*. Dans les langues du Nord, l'aspiration, se formant dans la région du gosier, se confond souvent avec les consonnes gutturales. Ainsi, le mot *Horn* (corne), commun à toutes les langues germaniques et scandinaves, devient, en celtique, *corn*, et, en latin, *cornu*. De même, le latin *Hortus* (jardin) se retrouve dans le celtique *gort*, et dans l'allemand *garten*, etc. Cette remarque nous sera d'une grande utilité dans la classification des langues.

L'aspiration faible se confond souvent avec *i*, la plus faible des voyelles linguales : — *ieri* (hier) italien, *molher* (femme) portugais, du latin *heri*, *mulier*. Plus souvent encore elle disparaît entièrement, comme l'indiquent tant de mots italiens : *erba* (herbe), *ora* (heure), du latin *herba*, *hora*, ainsi que les *h* muettes qui fourmillent dans notre langue. L'aspiration forte elle-même disparaît aussi quelquefois. Le mot *oie*, qui se dit *ganza* en celtique et *gans* en allemand, devient *Hansa* dans le sanscrit et *anser* en latin.

L'aspiration ajoutée à une voyelle n'en dénature pas le son. Mais, jointe à une consonne, elle la modifie profondément. Ainsi, P aspiré devient F; B devient V, Z devient J, etc.

Nous ne possédons en français que les aspirées labiales F, V ; les liquides Lh, Nh ; et les sifflantes Zh, SH. Les aspirées dentales Dh, TH ; gutturales Gh, KH ; et liquides MH, RH, nous manquent complétement. Mais toutes ces aspirées se retrouvent chez nos voisins. Les dentales Dh, TH abondent dans le grec et l'anglais, les gutturales Gh, KH dans l'allemand, le grec, l'espagnol ; l'RH dans le grec ; l'MH dans le celtique. On peut dire que cette dernière langue et le sanscrit les possèdent toutes, et qu'elles sont les plus riches en aspirations.

Plusieurs de nos lecteurs qui ne connaissent pas nos éléments de grammaire française seront peut-être surpris de voir que nous attribuons à notre langue les aspirées liquides Lh, Nh, Zh, SH. Quelques exemples vont les convaincre.

Lh est représenté en français par *ill* et Nh par *ign*. Pour s'en assurer, il n'y a qu'à comparer les mots portugais *vermelha*, *senhor*, avec les mots français correspondants *vermeille*, *seigneur*, dont la prononciation est identique. On pourrait citer des centaines d'exemples analogues. Du reste, *lh* se trouve avec sa prononciation naturelle dans *gentilhomme* et quelques noms propres, comme *Milhaud*, *Guilhem*, etc.

Zh est représenté par J : *jardin*, *jamais*. On s'en convaincra facilement en se rappelant que certaines personnes qui ont un défaut de langue, beaucoup d'étrangers qui ne connaissent pas cette articulation, et surtout les enfants, dont la faiblesse des organes naissants se refuse au souffle de l'aspiration, prononcent *zardin*, *zamais*, pour *jardin*, *jamais*, tandis que les Allemands, qui ont une tendance marquée pour les aspirées fortes, disent *shardin*, *shamais*.

Enfin, SH est représenté en français par CH (doux), ex., *châle*, *chère*, qui se prononcent comme les mots anglais, *shall* (devoir), *share* (portion). On le trouve aussi, avec sa véritable forme, dans certains mots d'origine étrangère, tels que *shérif*, *shako*, *shah*, et dans quelques noms propres, comme *Shéridan*, *Shakespeare*.

Quant aux *h* muettes, si communes en français, il faut se souvenir, si on veut expliquer leur présence, que notre langue, dérivant de langues étrangères, a conservé, pour en rappeler l'origine, les lettres qui se trouvaient dans le mot

primitif, et dont le son s'est modifié ou a disparu complétement dans sa transformation. Ainsi, nous écrivons *rhéteur*, *histoire*, avec l'*h* muette, parce que les mots grecs *rhétor*, *historia*, renfermaient l'aspiration.

Nous avons déjà dit que l'aspiration, ordinairement faible dans les régions tempérées, augmentait d'intensité à mesure qu'on s'avançait vers les pôles ou vers les hautes montagnes. Cette influence de la latitude et de l'altitude, que nous expliquerons plus loin, se fait aussi remarquer pour les voyelles et les consonnes. Il faut bien se garder de croire que les sons que nous leur attribuons en français soient invariablement les mêmes dans toutes les langues. Chaque articulation a, pour ainsi dire, son échelle, dont les diverses nuances changent avec chaque idiome, et dont il est quelquefois très-difficile d'apprécier et surtout de représenter la valeur. Nous n'en citerons qu'un exemple très-facile à vérifier. L'R anglais n'est qu'une fraction du nôtre. C'est plutôt un prolongement de la voyelle précédente qu'une véritable consonne. Un Anglais, qui entendrait prononcer le mot *horse* (cheval) à la française, ne saisirait pas. Prononcez *hôse*, en traînant sur l'*o* comme pour remplacer l'*r*, et vous serez certain de vous faire comprendre. Il en est de même chez les Castillans et les Portugais. Cette articulation était tellement faible chez les anciens Égyptiens, qu'ils la confondaient avec *l*, comme le prouve leur alphabet, qui n'a qu'un même caractère pour les deux consonnes. C'est cette fluidité des articulations syllabiques qui fait qu'il n'y aura jamais qu'une méthode pour parvenir à bien parler une langue : l'apprendre avec une personne du pays.

Les éléments syllabiques des langues de l'Occident peuvent donc se réduire à 26 : — 12 voyelles, 12 consonnes

et 2 aspirations (1). — Nous allons les résumer dans le tableau suivant, emprunté aux grammairiens hindous, avec quelques modifications qui nous ont paru s'adapter mieux aux langues européennes.

Tableau des éléments syllabiques des langues occidentales.

			SONORES		SOURDES	
Aspirations			H		h	
			SONORES		SOURDES	
			Faibles.	Aspirées.	Faibles	Aspirées
Voyelles	linguales pures	ouverte	A	HA	a	ha
		intermédiaire	É	HÉ	e	he
		fermée	I	HI	i	hi
	linguo-labiales	ouverte	O	HO	o	ho
		intermédiaire	OU	HOU	ou	hou
		fermée	U	HU	u	hu
			SONORES		SOURDES	
			Faibles.	Aspirées.	Faibles.	Aspirées
Consonnes	labiales	labiales	P	HP (F)	B	hB (v)
		nasales	M	HM	N	hN
	linguales	gutturales	K	HK	G	hG
		palatales	R	HR	L	hL
		dentales	T	HT	D	hD
		sifflantes	S	HS	Z	hZ (J)

(1) Outre ces éléments syllabiques, le sanscrit possède encore des

Ce tableau nous permet de faire ressortir immédiatement une des propriétés syllabiques les plus importantes pour le grammairien, et les plus fécondes pour le philologue. Les quatre formes diverses de chaque consonne : sonore faible, sonore aspirée, sourde faible, sourde aspirée, n'étant que quatre légères nuances de la même articulation, il arrive fréquemment que la même consonne est retrouvée tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, dans un même mot appartenant aux divers dialectes d'une même langue, ou aux diverses langues d'une même famille. Ainsi, la dentale sonore *t*, redoublée dans le mot allemand *mutter* (mère), devient simple dans le latin *mater*, aspirée dans l'anglais *mother*, sourde faible dans l'italien *madre*, et disparaît dans le français *mère*.

Les variations sont encore plus sensibles pour les voyelles. L'*a* du sanscrit *mâtri* (mère) devient *é* dans le grec ancien *mêter*, *i* dans le grec moderne *mitera*, *o* dans le saxon *moder*, *ou* dans l'allemand singulier *mutter* (1), *u* dans le pluriel *mütter*. Nous aurons fréquemment l'occasion dans la suite de cet ouvrage de revenir sur ces transformations.

Nous allons donner maintenant le tableau des éléments syllabiques de la langue française. En le comparant avec le précédent, on verra qu'il nous manque cinq voyelles sourdes et six consonnes aspirées.

---

consonnes cérébrales. Nous les passons sous silence, parce qu'on ne les rencontre pas dans les langues européennes, et que le sanscrit lui-même les a probablement empruntées aux langues indiennes.

(1) *u* se prononce *ou* dans la plupart des langues européennes.

Tableau des éléments syllabiques de la langue française.

			SONORES.		SOURDES.	
Aspirations			H (*PHare*)		h (*hibou*)	
			SONORES		SOURDES	
			Faibles.	Aspirées.	Faibles.	Aspirées.
Voyelles	linguales pures	ouverte	A	hA	e (*sourd*)	he (*sourd*)
		intermédiaire	É	hÉ		
		fermée	I	hI		
	linguo-labiales	ouverte	O	hO		
		intermédiaire	OU	hOU		
		fermée	U	hU		
			SONORES		SOURDES	
			Faibles.	Aspirées	Faibles.	Aspirées.
Consonnes	labiales	labiales	P	HP (F)	B	hB (v)
		nasales	M		N	hN (ign)
	linguales	gutturales	C (*dur*)		G (*dur*)	
		palatales	R		L	hL (ill)
		dentales	T		D	
		sifflantes	S	HS (CH)	Z	hZ (J)

Les diverses classes d'éléments syllabiques n'ont pas une égale importance. L'aspiration, n'étant qu'un souffle, est très-fugitive; témoin nos innombrables *h* muettes. La fluidité des voyelles les réduit souvent à une nuance tellement sourde que certains peuples dédaignent de les représen-

ter. Nos *e* muets peuvent nous donner une idée de ces sons vagues et insaisissables. La véritable charpente du mot est constituée par la consonne, qui, dans ses diverses transformations, rappelle toujours l'articulation fondamentale.

CHAPITRE IV.

Syllabes.

Toute syllabe a pour base une voyelle. Cette voyelle peut être seule, comme *a*, ou jointe à une consonne, *al*, *la*, ou, enfin, placée entre deux consonnes, *cap*. Les six liquides, *l*, *r*, *n*, *m*, *z*, *s*, peuvent, à cause de leur fluidité, s'ajouter aux syllabes sans les surcharger.

Les semi-voyelles, *l*, *r*, s'intercalent d'ordinaire entre la première consonne et la voyelle : *plat*, *très*. Les nasales, *n*, *m*, s'interposent devant la consonne finale pour renforcer la voyelle : *banc*, *lamp* (lampe). Enfin, les sifflantes *z*, *s*, se placent devant la consonne qui commence la syllabe ou après celle qui la finit : *stuc*, *lips* (lèvres). Le mot anglais *strings* (cordes) offre un exemple complet de tous ces renforcements de liquides dans la même syllabe. Il faut ajouter que ces exemples de syllabes hérissées de consonnes et d'aspirations ne se rencontrent guère que dans les langues du Nord. Les syllabes de deux ou de trois lettres sont les plus communes : *vanité*, *rompre*, etc.

QUANTITÉ. — On appelle quantité d'une syllabe le temps employé à prononcer cette syllabe.

Considérons la première syllabe du mot *potion*. Cette syllabe *po*, se prononçant d'une seule émission de voix, peut servir de point de départ dans l'échelle de la prononciation. On l'appelle *brève*. De là, cette première règle commune à toutes les langues :

« Toute syllabe est *brève* lorsqu'elle se termine par une « voyelle simple. » Cette voyelle peut être seule, comme *a*, dans *avertir ;* précédée d'une consonne, comme *na*, dans *nation*; ou de deux consonnes, dont une liquide, comme *sty*, dans *stylet*.

Considérons maintenant la première syllabe du mot *portion*. Cette syllabe *por* se compose de l'articulation *po*, plus de l'articulation *r*. Sa prononciation exigera donc plus de temps que dans le premier exemple, et nous l'appellerons *longue*.

De là, cette deuxième règle, également commune à toutes les langues :

« Toute syllabe est longue lorsqu'elle est terminée par « une consonne, et que la syllabe suivante commence par « une autre consonne. »

Cette restriction est nécessaire, car, chaque consonne se portant par le jeu même de la prononciation sur la voyelle suivante, il s'ensuivrait que la première voyelle serait brève si elle n'était pas suivie de deux consonnes. Ainsi, les mots *piqueur*, *par ici*, se prononçant *pi-queur*, *pa-rici*, les syllabes *pi* et *pa* sont brèves, bien que suivies d'une consonne.

De ces deux principes si simples découlent toutes les règles de la prosodie de chaque langue. Nous n'en citerons que quelques corollaires, qui peuvent trouver leur utilité dans l'explication de la prosodie latine :

1° Toute voyelle suivie d'une lettre double est longue,

puisque chaque lettre double renferme deux consonnes. Sont considérées comme doubles, en latin, les lettres X, Z, J. La première équivaut, comme nous l'avons dit plus haut, à KS ou GZ ; la seconde, venant du *dzêta* grec, représente DZ ; et la dernière est aspirée ;

2° Une voyelle est nécessairement longue lorsqu'elle résulte de la contraction de deux lettres, comme *pâ* dans *pâte*, *tê* dans *tête*, qu'on écrivait autrefois *paste*, *teste*. C'est ce qui explique en latin les syllabes longues par nature, *mâter* pour *maater* ; par contraction, *côgo* pour *coago*; par diphthongue, *pœna* pour *poena* ; par crément, *monêmus* pour *moneemus*; par terminaison, *rosâ* pour *rosaa* (abl.), etc.;

3° La règle des syllabes longues ne peut pas évidemment s'appliquer lorsque la première consonne qui suit la voyelle ne se fait pas sentir, comme dans *donner*, *pas rapides*, que l'on prononce *doner*, *pa rapides*; ou que les deux consonnes appartiennent à la syllabe suivante, comme dans *patria*, *patrie*, qu'on prononce *pa-tria*, *pa-trie*.

La quantité, outre le rôle qu'elle joue dans la versification des langues anciennes, sert encore dans beaucoup de cas à fixer le vrai sens d'un mot. Nous citerons, en latin, *cecidi* (je suis tombé) et *cecîdi* (j'ai coupé); en grec, *métricos* (métrique) et *mêtricos* (maternel) ; en celtique, *ban* (femme) et *bân* (blanc) ; en anglais, *ship* (navire) et *sheep* (prononcez *shîp*) (brebis); en allemand, *schlaff* (prononcez *schlaf*) (relâché), et *schlâf* (sommeil).

On peut ajouter, comme dernière règle sur la quantité, qu'une syllabe est d'autant plus longue qu'elle renferme un plus grand nombre de lettres. Ainsi, les syllabes *ba*, *ban*, *bank*, *baanks* ou *bânks*, forment évidemment une échelle ascendante sous le rapport de la quantité.

Prononciation.

Quelle que soit la langue que l'on considère, la prononciation doit obéir à trois conditions essentielles :

1° Être distincte, afin que l'idée soit facilement perçue par l'auditeur ;

2° Atteindre le maximum de vitesse, pour obéir à la rapidité de la pensée de l'orateur et à l'impatience de celui qui écoute;

3° Être douce et harmonieuse, c'est-à-dire varier les intonations et éviter les chocs désagréables de voyelles, de consonnes et d'aspirations, qui pourraient blesser l'oreille, causer des efforts pénibles aux organes de la parole et ralentir la vitesse.

Ces trois conditions sont toujours remplies lorsque les phrases n'offrent à l'oreille qu'une suite régulière de voyelles et de consonnes. Ex : *Ta témérité te sera fatale.* C'est pour obéir à cette loi harmonique que nous portons, dans la prononciation, les consonnes finales sur la voyelle du mot suivant : ainsi, nous disons *vené zà Paris*, au lieu de prononcer séparément *venez à Paris.*

Mais lorsque deux mots se rencontrent, l'un finissant, l'autre commençant par une voyelle, l'alternance est détruite. Il en est de même lorsque le premier finit et que le second commence par une consonne. Or, il n'y a que trois manières d'éviter à l'oreille ces chocs désagréables et de rétablir l'harmonie :

1° Faire disparaître la plus sourde des deux lettres, — ÉLISION.

2° Interposer une voyelle entre les deux lettres, si celles-ci sont des consonnes, ou une consonne, si ce sont des voyelles, — INTERPOSITION.

3° Combiner les deux lettres pour former un son simple intermédiaire qui rappelle les deux composantes, — ATTRACTION.

Nous allons passer en revue chacune de ces trois méthodes en commençant par les voyelles.

ÉLISION DES VOYELLES. — La première méthode, connue sous le nom d'*élision*, est de beaucoup la plus fréquente. Elle a lieu continuellement dans le langage ordinaire sur la voyelle finale du premier mot, toutes les fois que cette voyelle se prononce sourdement, c'est-à-dire toutes les fois qu'elle n'est ni longue, ni accentuée. Toutes les langues nous en offrent d'innombrables exemples. On peut s'en faire une idée exacte par l'élision constante de l'*e* sourd français, comme dans ces mots : *elle aime à courir*, qu'on prononce : *é-lai-mà-courir.*

Chez les Latins, l'élision avait lieu non-seulement sur les voyelles finales, mais encore sur les voyelles terminées par la nasale *m*, qui n'indiquait qu'un vague prolongement sourd, dont on peut se faire une idée par l'*m* final de certains mots portugais, comme *homem* (homme), *viagem* (voyage), etc. Ils disaient donc *Rom'adire* (aller à Rome), au lieu de *Romam adire.*

Le langage écrit est très-sobre d'élisions. Beaucoup de langues, entre autres le latin, l'espagnol et les idiomes germaniques, l'omettent même complétement. Le grec, le français, l'italien, le portugais, qui l'expriment dans certains

cas seulement, la représentent par une petite virgule appelée *apostrophe*, qui remplace la voyelle élidée. Ce signe n'affecte guère que quelques pronoms, déterminatifs, prépositions ou conjonctions qui, étant d'un usage habituel, paraissent, pour ainsi dire, faire corps avec le mot auquel ils sont joints. Tels sont : en grec, *all'ego* (mais moi) pour *alla ego ;* en italien, l'*anima* (l'âme) pour *la anima ;* en portugais, *copo d'agoa* (verre d'eau) pour *copo de agoa ;* en français, *j'arrive* pour *je arrive*, etc.

Lorsque la voyelle finale du premier mot est longue ou accentuée, la voix se portant sur cette voyelle, son élision n'est plus possible, à moins que, comme dans le grec, la langue ne permette à l'accent tonique de reculer sur la syllabe précédente. On pourrait alors élider la première voyelle du mot suivant, comme dans le latin *dêgo* (vivre) pour *dê ago*, dans le sanscrit *tê'bhavan* pour *tê abhavan* (ils étaient), dans le grec *pôu' stin* (où est-il?) pour *pôu estin*. Mais, comme la première voyelle du mot suivant appartient généralement au radical, son élision est rarement possible, et on est forcé ou de prononcer séparément les deux voyelles ou de recourir aux deux autres méthodes.

Interposition de la consonne. — Cette méthode, qui consiste à séparer les deux voyelles par une consonne, devient pour ainsi dire nécessaire lorsque le premier mot étant monosyllabique ne peut évidemment s'élider sans compromettre l'idée qu'il exprime. On dira donc, en grec, *anaxios* (indigne) pour *a axios* (non digne); en latin, *redire* (revenir) pour *re ire* (aller de nouveau); en italien, *ad Antonio* (à Antoine) pour *a Antonio*; en français, *désunir* pour *dé unir*, etc.

L'interposition a lieu quelquefois pour des mots polysyl-

labiques intimement liés entre eux, comme dans la forme interrogative des verbes français *viendra-t-il*, *donne-t-elle*, etc., et dans certains cas où elle ne joue qu'un rôle purement euphonique, comme l'*n* des Grecs, après les voyelles *e*, *i* — : *eicosin eté* (vingt ans) pour *eicosi eté*, etc.

L'emploi du masculin au lieu du féminin, dans certains déterminatifs, est encore une forme de l'interposition. On en voit des exemples en français, quand on dit *mon amitié*, *ton égide*, au lieu de *ma amitié*, *ta égide*; et en castillan, *el alma* (l'âme), *el agua* (l'eau) au lieu de *la alma*, *la agua*.

Quant à la nature de la consonne interposée, les exemples précédents montrent qu'elle peut être indifféremment *labiale* (abire), *nasale* (anaxios), *semi-voyelle* (el agua), *dentale* (redire), *sifflante* (désordre), ou mieux encore (dézordre). Elle est plus rarement gutturale. On en trouve cependant des exemples dans le latin *exire*, prononcez *egzire* (sortir) pour *e ire*, et dans le grec *ouc acouo* (je n'entends pas) pour *ou acouo*.

On peut aussi conclure de ces exemples que, sauf quelques cas, comme dans le français *aime-t-il*, où le *t* a été introduit naturellement comme caractéristique de la troisième personne, et dans le grec *ouc eimi* (je ne suis pas), que probablement on prononçait *oug eimi*, la consonne interposée est généralement une faible sourde. Ce que l'on pouvait d'ailleurs prévoir, d'après la tendance de la prononciation à éviter autant que possible toutes les articulations fortes, rudes ou aspirées.

Attraction des voyelles. — Si l'élision se prête à la rapidité du langage et l'interposition à la clarté, ces deux méthodes offrent aussi des inconvénients. La première nuit quelquefois à la précision par la disparition d'une voyelle

essentielle, comme dans cet exemple, *je l'admire*, en italien, l'*ammiro*, qui, dans les deux langues, peut exprimer *je le admire*, aussi bien que *je la admire* (lo ammiro, la ammiro). La seconde allonge la prononciation au lieu de l'abréger, par l'addition d'une articulation syllabique. Tous ces inconvénients disparaissent dans la troisième méthode, connue sous le nom d'*attraction*, qui nous paraît être la plus logique, puisqu'elle réunit la rapidité de l'une à la clarté de l'autre, sans offrir aucun de leurs désavantages.

Cette méthode consiste à combiner les deux voyelles qui sont en présence pour produire un son intermédiaire qu'on appelle diphthongue. La nature de cette diphthongue est nécessairement déterminée par les deux lettres composantes. Voici les règles générales qu'on peut établir à ce sujet :

1° Si les deux voyelles sont les mêmes, le son ne change pas ; il ne fait qu'allonger la première voyelle. On retranche alors la seconde et on marque la première d'un accent circonflexe. Cette règle, observée avec le plus grand soin dans l'écriture sanscrite, s'y retrouve à chaque pas ; ex. : *varthâsti* pour *vari iha asti* (l'eau est ici). On en trouve des exemples dans l'ablatif latin *natâ* pour *nataa*, dans le français *âge* pour *aage*, etc.

2° Quand les deux voyelles sont différentes il peut arriver deux cas :

A. Si la seconde voyelle est placée par rapport à la première dans l'échelle vocale descendante (1), la diphthongue produite est un son intermédiaire qui rappelle les deux voyelles composantes. Ainsi, $a + e = œ$, $o + e = œ$, etc.

---

(1) Nous avons vu plus haut, dans l'étude des voyelles, que leur échelle descendante pouvait s'écrire ainsi :

a	é	i
o	ou	u

Les exemples fourmillent dans les langues classiques.

Il résulte, comme corollaire immédiat de ce principe, que, si les deux voyelles sont séparées dans l'échelle par une autre voyelle, la diphthongue produite n'est autre que cette voyelle intermédiaire. Ainsi, $a + i = é$, $a + u = o$, $o + u = ou$. Cette règle est à chaque instant vérifiée dans le sanscrit. Ex. : *mahêndra* pour *maha indra* (le grand prince). On retrouve des traces de ces contractions dans les déclinaisons latines *rosæ* pour *rosai*, dans les conjugaisons contractées des verbes grecs, et dans une foule de mots français, tels que *aimer*, *causer*, *courir*, etc. Lorsque la prononciation exige qu'on prononce les deux voyelles séparément, on marque la seconde d'un tréma : *naïf*, *Saül*.

B. Si la seconde voyelle est placée par rapport à la première suivant l'échelle ascendante, leur unification ne peut plus s'effectuer d'une manière aussi complète que dans le cas précédent, et on entend distinctement les deux composantes ; telles sont les diphthongues *ia*, *ié*, dans *viaduc*, *amitié*.

Certaines langues ont des triphthongues ; nous en trouvons dans les mots *loi* (prononcez loua), *ouir*, *aïeul*, *lieu*, etc. Les idiomes celtiques surtout sont riches en accumulations de voyelles. Quelquefois même ils offrent des tétraphthongues, comme dans *iauank* (jeune), qu'on peut comparer avec l'anglais *young*, le sanscrit *yuvan* et le latin *Iuuenis*.

Analysons maintenant les modifications des consonnes.

Élision des consonnes. — On se sert de l'élision pour faire disparaître toutes les consonnes qui ne font pas partie intégrante de la syllabe radicale, ou qui ne peuvent pas s'ajouter à la syllabe suivante. Soit par exemple le mot

mets, dans lequel la dentale *t* rappelle celle du radical *mettre*, et la sifflante *s* représente la caractéristique de la deuxième personne du singulier; on dira : *mé cela*, *més aussi cela*, au lieu de *mets cela*, *mets aussi cela*. Dans le premier cas les deux consonnes finales deviennent inutiles ; dans le deuxième la dernière est nécessaire pour se porter devant la voyelle suivante *a*. On dirait au contraire : *pren cela*, *prens aussi cela*, au lieu de *prends cela*, *prends aussi cela*, parce que la consonne *n* fait partie intégrante de la première syllabe dans le radical *prendre*, et que d'ailleurs comme liquide elle peut se joindre aux autres consonnes. On dit aussi en allemand *fülten* pour *füllten* (ils remplissaient), en anglais *hansome* pour *handsome* (beau), etc.

Ces élisions, qu'on n'observe généralement qu'en parlant, sont indiquées dans l'écriture sanscrite avec la plus grande exactitude. Toute lettre devenue inutile y est soigneusement retranchée. Tout mot terminé par deux consonnes perd la dernière, ainsi que l'aspiration si la dernière consonne est aspirée. On en trouve quelques exemples dans le grec *didaxo* (j'enseignerai), qui, d'après le radical *didasco* (j'enseigne), devrait s'écrire *didasxo* ; dans le latin *sumsi*, que certains auteurs écrivent pour *sumpsi* (j'ai pris) ; dans le français *je sors*, *je dors*, etc., qu'on devrait écrire *je sorts*, *je dorms*, d'après les radicaux *sortir*, *dormir*, etc.

Interposition de la voyelle. — Nous venons de voir que l'élision ne s'applique qu'aux consonnes étymologiques et de pure convention orthographique. Occupons-nous maintenant de la rencontre de deux consonnes essentielles : la première terminant une syllabe, la seconde commençant la syllabe suivante.

On séparera les deux consonnes par une voyelle, toutes les fois qu'il sera nécessaire de les prononcer distinctement pour la clarté du mot. C'est ce qui a généralement lieu dans les déclinaisons et les conjugaisons, dont la caractéristique se réduit souvent à une consonne ajoutée au radical. Ainsi les Allemands écrivent *Rockes* pour *Rocks*, du radical *Rock* (habit), et de *s*, caractéristique du génitif; les Anglais, *branches* pour *branchs*, du radical *branch* (branche), et de la caractéristique du pluriel *s*; les Latins *cordibus* pour *cordbus*, du radical *cor* ou *cord* (cœur), et de la terminaison ablative *bus*; les Grecs *andrasi* pour *andrsi*, du radical *aner* ou *andr* (homme), et de la terminaison dative *si*; les Hindous, *rudimas* pour *rudmas* (nous pleurons), du radical *rud* (pleurer) et de la syllabe *mas*, caractéristique de la première personne du pluriel; les Celtes, *daghamar* (nous brûlons), pour *daghmar*, du radical *dagh* (brûler) et de la syllabe *mar*, caractéristique de la première personne plurielle; les Français, *fièrement* pour *fierment*, du radical *fier* et de la terminaison adverbiale *ment*, etc.

Ce que nous avons dit plus haut sur la nature de la consonne interposée s'applique aussi à la voyelle interposée. Les linguales *a*, *e*, *i*, étant plus coulantes que les labiales, s'offrent les premières à la prononciation, et les sourdes, exigeant moins d'efforts que les sonores, seront les plus usitées. Si nous ne pouvons pas le vérifier directement sur les langues anciennes, en revanche les langues modernes nous donnent complétement raison, car nous ne trouvons guère que des *e* sourds : *Rockes*, *branches*, *fièrement*, etc.

Attraction des consonnes. — Les exemples précédents montrent que l'interposition n'a généralement lieu que pour faciliter la formation des déclinaisons et des con-

jugaisons. Dans tous les autres cas, la vitesse de la prononciation tendant à articuler les deux consonnes pour ainsi dire en même temps, il en résulte ordinairement, pour la première, des modifications qui lui permettent de s'identifier mieux avec la seconde. C'est ce qu'on appelle *attraction.*

Toutes ces modifications de consonnes peuvent se déduire de la règle suivante, qui en est comme le résumé :

« Deux consonnes consécutives doivent être de même diapason : c'est-à-dire toutes deux sourdes ou toutes deux sonores, toutes deux faibles ou toutes deux aspirées. » C'est ordinairement la première qui prend le diapason de la seconde.

Pour mieux faire saisir cette règle, nous allons donner quelques exemples tirés du grec, la plus riche de toutes les langues classiques en flexions syllabiques.

Soient les radicaux *leg* (dire), *trib* (frotter); ajoutons-y la syllabe *so*, caractéristique du futur actif, et nous aurons *lecso*, *tripso*, au lieu de *legso*, *tribso*, parce que la voix, s'élevant pour rendre la sonore *s*, rend également sonores les sourdes qui la précèdent. On aurait de même au participe *lectos*, *triptos*, au lieu de *legtos*, *tribtos*, et en latin *scripsi*, *scriptum*, *texi* (pour *tecsi*), *tectum*, au lieu de *scribsi*, *scribtum*, *tegsi*, *tegtum*, comme l'indiqueraient les radicaux *scrib* (écrire), *teg* (couvrir).

On adoucira au contraire la première consonne dans *hebdomos* (septième), *ogdoos* (huitième), qu'on devrait écrire *hepdomos*, *ocdoos*, à cause de l'étymologie *hepta* (sept), *octo* (huit), parce que, pour prononcer nettement la sourde *d*, il faut nécessairement que la consonne précédente soit également sourde. On trouve de même en latin *negligo* (négliger), pour *nec lego*, etc.

Ajoutons maintenant aux radicaux *leg*, *trib*, la syllabe aspirée *theis*, caractéristique du participe passé passif. Nous aurons *lechtheis*, *triphtheis*, au lieu de *legtheis*, *tribtheis*, parce que l'effort que fait la voix pour aspirer le sonore *t* rend également sonores et aspirées les consonnes qui précèdent. On écrit de même en latin *offerre* (offrir), *sufferre* (supporter), pour *obferre*, *subferre*, etc.

Les syllabes aspirées, comme *graph* (écrire), *brech* (mouiller), perdront au contraire leur aspiration devant les caractéristiques *so*, *tos*, parce que la bouche ne pourrait articuler nettement une consonne faible après une consonne aspirée qu'en ralentissant la vitesse de la prononciation. On écrira donc *grapso*, *graptos*, *brecso*, *brectos*.

Ces attractions de consonnes, qui sont vérifiées à chaque instant dans le grec, le latin et surtout le celtique et le sanscrit, semblent, au premier abord, échapper aux langues modernes, ou du moins être en opposition avec l'orthographe de beaucoup de mots. Ainsi, on écrit en français *absoudre*, *observer*, au lieu de *apsoudre*, *opserver*, comme le réclame la sonore *s*. Mais une oreille exercée reconnaît bientôt que cette irrégularité n'est qu'apparente et provient uniquement de l'imperfection orthographique de notre langue. On prononce, en effet, *apsoudre*, *opserver*, en subordonnant, comme dans les exemples précédents, la première consonne à la seconde. Les Anglais disent, au contraire, *abzolve*, *obzerve*, tout en écrivant comme nous *absolve* (absoudre), *observe* (observer), et subordonnent ainsi la seconde consonne à la première. Cela vient de ce que celle-ci étant prononcée très-distinctement, impose nécessairement à la suivante son diapason.

Les Grecs modernes nous offrent de nombreux exemples analogues. Ayant l'habitude d'articuler nettement la nasale

sourde *n* à la fin des syllabes, ils sont obligés de rendre également sourdes les sonores qui la suivent. Ils disent donc *tin beinan*, *ton gyrion* (*g* dur), *brondi*, au lieu de *tin peinan* (la faim); *ton kyrion* (le maître); *bronti* (tonnerre), etc. On trouve aussi en français *presbyte*, *disjoindre*, que nous prononçons *prezbyte*, *dizjoindre*, etc.

Nulle part ces attractions de consonnes ne sont aussi scrupuleusement observées que dans le celtique et le sanscrit. Seulement, dans cette dernière langue, c'est la première consonne qui prend le diapason de la seconde, comme dans le grec, le latin et la plupart des langues européennes; tandis que, dans le celtique, c'est ordinairement la seconde qui se modifie pour se mettre à l'unisson de la première. Ainsi, de *han* (avec) et *pwyll* (esprit), on formera *hanbwyll* (contemplation); de *frith* (contre) et *beart* (faire), on aura *frithbeart* (opposer), etc.

On peut ajouter que l'attraction est d'autant plus marquée que les syllabes sont plus intimement liées et la prononciation plus rapide. C'est ce qui explique pourquoi nous voyons quelquefois une consonne s'assimiler une autre consonne de famille entièrement différente. Le latin en offre des exemples dans *aggero* (remplir), *affero* (apporter), *succedo* (entrer), pour *adgero*, *adfero*, *subcedo*, etc. On peut également vérifier cela en français. Prenons par exemple ce vers de Racine :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Une oreille attentive entendra prononcer :

Le jour *n'ép pa plu* pur que le *fon* de mon cœur.

De la règle générale exposée plus haut résultent quelques corollaires de la plus haute importance pour fixer

l'orthographe des mots, et guider dans les recherches étymologiques.

1° Lorsque la sourde et la sonore de la même articulation se rencontrent, on doit écrire, d'après la règle de l'attraction, deux fois la dernière consonne. Ex., en grec : *emmelôs* (en cadence), *symmetrôs* (avec proportion), pour *en melôs*, *syn metrôs;* en latin : *attendo* (tendre vers), *supporto* (porter dessous), pour *adtendo, subporto;* par suite en français : *attendre, supporter*, ainsi que dans les autres langues néo-latines (1) et les mots anglais de même origine.

Les langues germaniques semblent échapper à cette loi; mais l'exception n'est qu'apparente et provient, comme nous l'avons déjà fait remarquer plus haut, du peu de concordance qui n'existe que trop souvent entre la langue parlée et le langue écrite. Ainsi, quoique les Anglais écrivent, d'après l'étymologie saxonne, *unmeet* (impropre), *unmoved* (immobile), et les Allemands *apputzen* (nettoyer), *abpressen* (fouler), une oreille exercée entend prononcer *ummeet, ummoved, apputzen, appressen.*

2° Lorsque la première consonne est une nasale (*n*, *m*), on doit prendre celle qui se rapproche le plus de la consonne suivante, c'est-à-dire la labiale *m* si la dernière consonne est une labiale (*b*, *p*, *m*), et la linguale *n* si c'est une linguale (*n*, *l*, *r*, *g*, etc.). On écrira donc en grec *emballô*, *symbainô*, pour *enballô* (jeter dans), *synbainô* (marcher ensemble); en latin *imbellis*, *consurgo*, pour *inbellis* (non guerrier), *comsurgo* (se lever ensemble); en français

(1) On appelle néo-latines les langues dérivées du latin. Les principales sont le provençal, le français, l'italien, l'espagnol, le portugais et le valaque.

imberbe, *condoléances*, pour *inberbe* (sans barbe), *comdoléances* (doléances faites ensemble), etc.

Cette loi, aussi générale que la précédente, accuserait l'orthographe des mots et de la langue où elle serait violée. On peut même ajouter qu'elle a le pas sur la loi générale de l'attraction, car, d'après cette dernière loi, *b* étant une sourde devrait être précédée de la sourde *n*, et la sonore *s* de la sonore *m*. Or, c'est tout le contraire qui a lieu dans la plupart des exemples précédents : *emballô*, *consurgo*, etc. Une chose digne de remarque, c'est que lorsque la seconde consonne est aspirée, la nasale qui précède est toujours *n*; exemple : *conférer*, *convenir*, *emphase* (prononcez *enphase*).

3° Les palatales *l*, *r*, jouissent de deux propriétés spéciales. Comme semi-voyelles, elles échappent à l'attraction : *Irlande*, *stultus*, *cerner*, *clameur*, *arbre*, *dendron*, etc. Comme liquides, elles s'assimilent les deux autres liquides *n*, *m*, quand celles-ci les précèdent, mais seulement dans les langues méridionales, plus douces généralement que celles du Nord, et par conséquent plus sensibles aux flexions syllabiques; exemple : en grec, *syllegô* (ramasser), *syrrhoia* (affluence), pour *synlegô*, *synrhoia*; en latin *illicitus* (défendu), *corrumpo* (détruire), pour *inlicitus*, *comrumpo*; en français, *irréprochable*, *irrégulier*, pour *inreprochable*, *inrégulier*, et en général dans toutes les langues néolatines (1).

---

(1) Dans les langues antiques, grec, latin, sanscrit, celtique, l'assimilation des consonnes a également lieu dans la famille des dentales et dans celle des labiales. Voilà pourquoi on trouve, en grec, *anystheis*, *pseustheis*, formes plus douces que *anyttheis*, *pseudtheis*, participes passifs de *anytô* (achever), *pseudô* (tromper); en latin, *missus*, *cessus*, pour *mittsus*, *cedsus*, participes passifs de *mitto* (en-

l'orthographe des mots, et guider dans les recherches étymologiques.

1° Lorsque la sourde et la sonore de la même articulation se rencontrent, on doit écrire, d'après la règle de l'attraction, deux fois la dernière consonne. Ex., en grec : *emmelôs* (en cadence), *symmetrôs* (avec proportion), pour *en melôs*, *syn metrôs;* en latin : *attendo* (tendre vers), *supporto* (porter dessous), pour *adtendo, subporto;* par suite en français : *attendre*, *supporter*, ainsi que dans les autres langues néo-latines (1) et les mots anglais de même origine.

Les langues germaniques semblent échapper à cette loi; mais l'exception n'est qu'apparente et provient, comme nous l'avons déjà fait remarquer plus haut, du peu de concordance qui n'existe que trop souvent entre la langue parlée et le langue écrite. Ainsi, quoique les Anglais écrivent, d'après l'étymologie saxonne, *unmeet* (impropre), *unmoved* (immobile), et les Allemands *apputzen* (nettoyer), *abpressen* (fouler), une oreille exercée entend prononcer *ummeet*, *ummoved*, *apputzen*, *appressen*.

2° Lorsque la première consonne est une nasale (*n*, *m*), on doit prendre celle qui se rapproche le plus de la consonne suivante, c'est-à-dire la labiale *m* si la dernière consonne est une labiale (*b*, *p*, *m*), et la linguale *n* si c'est une linguale (*n*, *l*, *r*, *g*, etc.). On écrira donc en grec *emballô*, *symbainô*, pour *enballô* (jeter dans), *synbainô* (marcher ensemble); en latin *imbellis*, *consurgo*, pour *inbellis* (non guerrier), *comsurgo* (se lever ensemble); en français

(1) On appelle néo-latines les langues dérivées du latin. Les principales sont le provençal, le français, l'italien, l'espagnol, le portugais et le valaque.

imberbe, *condoléances*, pour *inberbe* (sans barbe), *comdoléances* (doléances faites ensemble), etc.

Cette loi, aussi générale que la précédente, accuserait l'orthographe des mots et de la langue où elle serait violée. On peut même ajouter qu'elle a le pas sur la loi générale de l'attraction, car, d'après cette dernière loi, *b* étant une sourde devrait être précédée de la sourde *n*, et la sonore *s* de la sonore *m*. Or, c'est tout le contraire qui a lieu dans la plupart des exemples précédents : *emballô*, *consurgo*, etc. Une chose digne de remarque, c'est que lorsque la seconde consonne est aspirée, la nasale qui précède est toujours *n*; exemple : *conférer*, *convenir*, *emphase* (prononcez *enphase*).

3° Les palatales *l*, *r*, jouissent de deux propriétés spéciales. Comme semi-voyelles, elles échappent à l'attraction : *Irlande*, *stultus*, *cerner*, *clameur*, *arbre*, *dendron*, etc. Comme liquides, elles s'assimilent les deux autres liquides *n*, *m*, quand celles-ci les précèdent, mais seulement dans les langues méridionales, plus douces généralement que celles du Nord, et par conséquent plus sensibles aux flexions syllabiques; exemple : en grec, *syllegô* (ramasser), *syrrhoia* (affluence), pour *synlegô*, *synrhoia*; en latin *illicitus* (défendu), *corrumpo* (détruire), pour *inlicitus*, *comrumpo*; en français, *irréprochable*, *irrégulier*, pour *inreprochable*, *inrégulier*, et en général dans toutes les langues néolatines (1).

---

(1) Dans les langues antiques, grec, latin, sanscrit, celtique, l'assimilation des consonnes a également lieu dans la famille des dentales et dans celle des labiales. Voilà pourquoi on trouve, en grec, *anystheis*, *pseustheis*, formes plus douces que *anyttheis*, *pseudtheis*, participes passifs de *anytô* (achever), *pseudô* (tromper); en latin, *missus*, *cessus*, pour *mittsus*, *cedsus*, participes passifs de *mitto* (en-

En résumé :

Si la première consonne est une nasale (*n*, *m*), on écrira la labiale *m* devant les labiales (*b*, *p*, *m*) et la linguale *n* devant les linguales, ainsi que devant les labiales aspirées *f*, *v* : *impropre*, *content*, *conférer*, *convenir*. De plus, dans les langues du Midi, si la seconde consonne est une semi-voyelle (*l*, *r*), alors la nasale s'assimile avec la dernière : *illisible*, *irrégulier*, pour *inlisible*, *inrégulier*.

Dans tous les autres cas la première consonne prend généralement le diapason de la seconde, c'est-à-dire devient sourde, sonore, faible ou aspirée, suivant que la seconde est elle même sourde, sonore, faible ou aspirée : *lectos*, *graptos*, *offero*, pour *legtos*, *graphtos*, *obfero*, etc. Rarement, si ce n'est dans la langue celtique et le grec moderne, la seconde consonne prend le diapason de la première.

Les semi-voyelles *l*, *r*, échappent, par leur nature, à cette loi : *tendre*, *clameur*.

Enfin l'attraction des consonnes, et, par suite, leur assimilation, est d'autant plus complète que les syllabes sont plus intimement liées et que la prononciation est plus rapide : *suggérer* (de *subgero*), *affero* (de *adfero*), etc.

Les exceptions si fréquentes qu'on trouve dans les langues ne sont qu'apparentes, et accusent une orthographe vicieuse.

Telles sont les principales modifications que les lois de la

---

voyer), *cedo* (aller). Pour les labiales, nous citerons, en grec, *tetymmai*, *tetrimmai*, au lieu de *tetypmai*, *tetribmai*, parfaits passifs de *typtó* (frapper), *tribó* (frotter) ; en latin, *summoveo*, *summitto*, qu'on écrit souvent pour *submoveo* (écarter), *submitto* (substituer). Toutes ces modifications proviennent, comme nous l'avons déjà dit, de la vitesse de la prononciation.

prononciation font éprouver aux syllabes. Nous verrons plus tard le parti que les philologues savent tirer de ces transformations pour se guider dans la recherche quelquefois si difficile de l'étymologie. Nous avons passé sous silence d'autres transformations qui, étant beaucoup plus rares, n'offrent pas un degré suffisant de généralité pour servir de base à une loi philologique.

L'étude des flexions vocales ne se borne pas à donner des règles certaines au philologue ; c'est encore du jeu des éléments syllabiques que découlent les règles de la grammaire de chaque langue, et les exceptions, si inexplicables quelquefois. C'est ce qu'ont fait depuis tant de siècles les grammairiens hindous pour le sanscrit, et notre savant Burnouf père pour le grec. C'est aussi ce que nous avons nous-même essayé pour le français dans notre *Abrégé de grammaire française.*

CHAPITRE V.

Orthographe.

Nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion, dans les études précédentes, de faire remarquer le peu de rapport qui existe dans la plupart des langues entre l'écriture et la prononciation. Avant d'analyser les causes et les inconvénients de ce défaut de concordance, il nous semble nécessaire de bien préciser les conditions que toute orthographe doit remplir pour être irréprochable.

Ces conditions découlent naturellement de sa définition même. Quel est en effet le but de l'écriture? Le plus gros bon sens répond qu'elle a été inventée pour être la traduction simple et fidèle de la parole. Ce résultat implique nécessairement les deux principes suivants :

1° Chaque élément syllabique doit toujours être représenté par une seule et même lettre;

2° Chaque lettre ne doit jamais représenter qu'un seul et même élément syllabique.

Cette double condition, toute simple qu'elle est, paraît cependant méconnue de la plupart des langues européennes. Il faut aller jusqu'en Asie, chez les brahmanes, pour rencontrer la seule qui y soit fidèle, le sanscrit!

Parmi les langues de l'Occident, nous ne connaissons que le gallois, un des plus riches idiomes celtiques, qui puisse lui être comparé. En seconde ligne, mais à une grande distance, vient le grec. Dans les langues modernes, il n'y a guère que le castillan qu'on puisse citer, moins toutefois comme la plus fidèle que comme la moins inexacte, depuis la réforme académique de 1810. En revanche, on peut affirmer que l'orthographe française serait la plus absurde de toutes, s'il n'y avait l'anglais pour lui disputer la palme.

Les causes qui ont amené cette bizarrerie sont les mêmes dans les deux langues. Avant l'invasion latine, notre sol était déjà occupé par quatre peuples de races et de langage divers : les Grecs dans la Provence, les Vascons aux pieds des Pyrénées, les Celtes de la Garonne à la Seine, et au nord, vers le Rhin, les Belges d'origine kymrique (1).

(1) Gallia est omnis divisa in partes tres, quarum unam incolunt Belgæ, aliam Aquitani, tertiam qui ipsorum linguâ Celtæ, nostrâ Galli appellantur. Hi omnes *linguâ* institutis legibus inter se diffe-

Une première fusion s'opéra, sous l'administration impériale, entre ces quatre langues et le latin, qu'y apportèrent les vainqueurs. Mais bientôt le grand courant de l'invasion germanique et scandinave, qui remua si profondément les Gaules, vint ajouter à la langue gallo-romaine de nouvelles influences. Plus tard, apparurent les Arabes au midi et les Normands au nord. De toutes ces alluvions d'origine si diverse, jointes au tudesque, introduit par les deux premières dynasties franques, se forma cette multitude de patois qui remplirent le moyen âge, et dont les deux principaux types furent appelés *langue d'Oc* (midi) et *langue d'Oil* (nord). De ce dernier idiome devait sortir ce français inculte que parlaient encore les chroniqueurs du quinzième siècle. Ce n'est qu'après avoir subi l'influence de langues plus mûres, l'italien, l'espagnol et surtout le grec antique, introduit par les savants de la renaissance et continué de nos jours pour les termes scientifiques, qu'il a pu atteindre la forme actuelle.

Ce que nous venons de dire sur la formation de notre langue explique de la manière la plus simple le peu d'homogénéité de notre orthographe. Il est très-rare, presque impossible, qu'un mot ne subisse pas d'altération en passant d'un idiome dans un autre. Les articulations sourdes disparaissent, n'étant pas suffisamment saisies; les sonores ne sont qu'imparfaitement rendues par des organes façonnés à d'autres sons. La fluidité des voyelles les expose surtout à des modifications inévitables. De là toutes ces lettres inutiles qui, comme les *h* et les finales muettes, surchar-

---

runt. Gallos ab Aquitanis Garumna flumen, a Belgis Matrona et Sequana dividit. (*De bello gallico*, lib. I.) César ne mentionne pas la région méditerranéenne, parce qu'elle était déjà réduite en province romaine.

gent si souvent nos mots; de là, la même articulation pouvant être rendue sans règle fixe par plusieurs caractères différents. Citons quelques exemples :

La voyelle *u* a six valeurs distinctes :

1° Suivie de la nasale finale *n*, elle se prononce *e* sourd : *un*, *chacun*, *Loudun*, *Autun*, etc.;

2° Suivie de la nasale finale *m*, elle se prononce *o* : *maximum*, *minimum*, *rhum*, *summum*, etc.;

3° Dans *équateur*, *aquatique*, *quadrupède*, *quadruple*, etc., elle se prononce *ou;*

4° Dans la plupart des mots, comme *pur*, *dur*, *allure*, etc., elle se prononce *u* sonore;

5° Dans *équestre*, *aiguille*, *aiguiser*, *équiangle*, etc., on la prononce *u* faible;

6° Enfin, après les consonnes *g*, *q*, elle est ordinairement muette : *guerre*, *qui*, etc.

La consonne double *x* a cinq valeurs différentes :

1° Dans *Alexandre*, elle remplace *ks;*

2° Dans *examen*, elle représente *gz;*

3° Dans *Bruxelles*, elle tient lieu de *ss;*

4° Dans *dixième*, elle ne représente plus que *z;*

5° Enfin, dans *heureux*, elle est muette.

Nous pourrions faire des rapprochements analogues pour les autres lettres. Il ne faut donc plus s'étonner si nous sommes obligés d'écrire : *j'entendais les taureaux*, tandis que nous prononçons *j'entendé lé toro*, et ainsi de suite pour les autres mots.

L'anglais est tout aussi maltraité; résultat du mélange des invasions celtique, kymrique, romaine, scandinave, saxonne et franco-normande, son orthographe est devenue plus bizarre encore que la nôtre. Comme dans le français et plus même que dans le français, ses voyelles n'ont pour

ainsi dire qu'une valeur relative déterminée par les lettres voisines. Ainsi *a* se prononce *a* dans *father* (père), *é* dans *state* (état), *i* dans *village* (village), *o* dans *all* (tout), et devient muet dans *eagle* (aigle), etc. Il en résulte qu'on écrit *I saw enough* et qu'on prononce *aï sô ineuf* (j'ai assez vu).

Bien qu'également ravagés par les flots des invasions barbares, l'Espagne, le Portugal et l'Italie possèdent cependant une orthographe supérieure à la nôtre, grâce aux réformes successives que ces nations jalouses de leur langue y ont apportées. Les peuples du Nord ont toujours échappé à ces soucis orthographiques, par la nature même de leur sol qui les met à l'abri de toute invasion étrangère, comme le remarque si judicieusement Tacite au sujet de la Germanie : « Qui en effet, sans compter les dangers d'une mer orageuse et inconnue, voudrait quitter l'Asie (Mineure), l'Afrique (septentrionale), ou l'Italie, pour la Germanie, pays affreux, au ciel âpre, à l'aspect désolé, à moins de l'avoir pour patrie ? » (1). C'est là tout le secret de cette tendance mystérieuse qui a toujours poussé les races du Nord vers le Midi.

Nous n'hésitons pas à ranger également le latin parmi les langues à orthographe défectueuse. Les indécisions, les tâtonnements, les variantes de toute sorte qu'on rencontre à chaque pas dans les anciens monuments et même dans les auteurs classiques du grand siècle, pour la transcription du même mot, démontrent surabondamment notre assertion. On peut citer comme exemples : *irridentes* (Cicéron), *irridentîs* (Salluste), *inridentes* (Tacite) ; *maximum* (Cé-

(1) Quis porro, præter periculum horridi et ignoti maris, Asiâ aut Africâ, aut Italiâ relictâ, Germaniam peteret informem terris, asperam cœlo, tristem cultu adspectuque, nisi si patria sit ? (*De moribus germanorum.*)

sar), *maxumum* (Salluste), *maximom* (inscriptions), etc. Ce n'est pas cependant que les Romains fussent indifférents à l'endroit de leur langue. Loin de là; Auguste cassa, à ce que raconte Suétone, un lieutenant de consul, qui, dans une de ses lettres, avait écrit *ixi* pour *ipsi*. Mais ces rudes batailleurs n'avaient guère le loisir de songer aux réformes orthographiques. Le forum au dedans, les guerres au dehors, prenaient tous leurs instants. Profitant un jour d'une halte entre deux batailles, l'empereur Claude, qui se piquait d'être lettré, comme tous les patriciens de son époque, voulut s'occuper d'améliorations alphabétiques, et inventa trois nouvelles lettres pour témoigner de son savoir-faire. Ces trois lettres ne devaient pas survivre à leur auteur : déjà les barbares frappaient aux portes de l'empire, et il fallut de nouveau quitter le style pour le javelot.

Revenons au français. Les inconvénients de notre orthographe ont de tout temps attiré l'attention des grammairiens et fait naître bien des projets de réforme. Malheureusement pour les réformateurs, il existe depuis Richelieu un corps dont la mission est de s'opposer à tout ce qui pourrait porter atteinte à « la langue du grand siècle. » On a même inventé un mot, l'*étymologie*, pour effrayer les téméraires, et il faut bien reconnaître à ce mot certaine puissance, car aujourd'hui les plus intrépides grammairiens s'arrêtent dans leurs velléités révolutionnaires dès qu'ils l'aperçoivent au bout de leur plume. Il va sans dire que si les modifications réclamées étaient accomplies, ces braves gens ne tariraient pas d'éloges pour une réforme dont ils auraient sans peine démontré l'urgence.

Il est cependant certaine remarque faite depuis longtemps et qu'il importe de ne pas trop oublier. Beaucoup de mots français n'ont qu'une orthographe approximative, à

cause de l'incertitude qui règne sur leur véritable étymologie; d'autres, dont l'origine est parfaitement connue, ont été surchargés de lettres inutiles par l'ignorance des premiers copistes (1). Pour être logique avec elle-même, l'Académie devrait donc refaire son dictionnaire dans le sens étymologique, réforme tout aussi facile que la première. Mais il est encore plus simple de ne faire ni l'une ni l'autre.

A cet argument, les partisans de l'immobilité orthographique et du fait accompli répondent que l'initiative doit partir d'en bas, et que l'Académie loin de provoquer les réformes ne peut que les sanctionner quand elles sont accomplies dans le langage.

Cette raison ne nous paraît guère meilleure que la première. Si la nation garde le silence, c'est qu'elle est édifiée sur les tendances de l'Académie, tendances systématiquement hostiles à toute réforme. Qui ne se rappelle encore tous les refus obstinés, toutes les mauvaises chicanes qu'elle a entassées pendant plus d'un siècle, pour forcer à écrire *françois* au lieu de *français*, *foire* au lieu de *faire*, etc., dans le seul but de défendre une vieille habitude contraire à la fois

---

(1) Voici quelques exemples :

RACINES.	DÉRIVÉS ÉTYMOLOGIQUES.	DÉRIVÉS USUELS.
aquosus	aqueus	aqueux
curiosus	curieus	curieux
scutula	écuèle	écuelle
attonitus	étoné	étonné
stringère	étrindre	étreindre
pingere	pindre	peindre
ostreum	uître	huître
oleum	uile	huile
persona	persone	personne
consona	consone	consonne
donare	doner	donner
naturalis	naturele	naturelle
etc.	etc.	etc.

à l'étymologie et à la prononciation? D'ailleurs, notre époque n'est plus aux discussions grammaticales. Les applications de la science, les merveilles de l'industrie, les améliorations sociales, telles sont les questions qui dominent les esprits, et c'est là qu'il faut probablement chercher le secret de l'indifférence académique.

Ce n'est pas toutefois dans un accoutrement grotesque qu'il faut voir le principal inconvénient d'une écriture irrationnelle; c'est plutôt dans les entraves que presque toujours elle apporte à l'harmonie. Dans toute langue qui s'est librement développée, chaque mot offre, pour ainsi dire, une échelle de nuances vocales qui lui permettent de s'adapter à toutes les combinaisons qu'exigent l'oreille, la vitesse et le jeu des organes. Dès qu'elle est fixée par l'écriture, l'esprit, identifiant toujours le langage parlé avec le langage écrit, s'habitue à ne plus voir dans le mot qu'un type invariable, à moins que, par un privilége dont le sanscrit offre peut-être le seul exemple, on n'indique les modifications que ce mot doit subir, suivant la place qu'il occupe dans la phrase et la nature des éléments phonétiques qui l'accompagnent. Aussi les langues qui n'ont jamais été assujetties à l'alphabet sont-elles celles qui présentent les allures les plus hardies dans les transformations euphoniques que la prononciation impose si souvent aux syllabes. Il n'est pas besoin de recourir aux peuplades sauvages pour étudier de près ces élisions, ces mutations et ces attractions sans nombre dont la hardiesse déroute les grammairiens de nos timides langues de l'Occident. Les patois de l'Europe, surtout ceux du Midi, nous en offrent de frappants exemples. Tel devait être le sanscrit lorsque les grammairiens hindous le revêtirent de l'alphabet *dêvanâgari* (écriture des dieux), et posèrent les règles de la pro-

nonciation. Ils n'inventèrent rien; ils ne firent que constater les lois qu'une harmonie naturelle avait établies avant eux. La supériorité de cette langue tient au double privilége qu'elle a eu d'avoir pu se développer à l'abri de toute influence étrangère, et d'avoir été fixée par des hommes pour qui l'étude de l'agencement des mots constituait une partie aussi importante que celle des catégories grammaticales. Malheureusement pour nos idiomes modernes, cette double condition nous a constamment manqué. Les bouleversements qui, à toutes les époques, agitèrent l'Europe, empêchèrent les diverses langues d'obéir, dans leur développement, à des lois régulières, et d'atteindre ce degré de perfectionnement qui fait le charme du sanscrit. D'un autre côté, les esprits, tournés vers les armes ou les controverses théologiques, dédaignèrent d'approfondir l'étude du langage comme l'avaient fait les paisibles et savants Hindous. Ils se contentèrent de traduire les mots d'une manière approximative à l'aide d'un alphabet étranger dont le nombre des caractères était généralement insuffisant pour exprimer les divers éléments syllabiques. Ces mots, assujettis à une forme invariable, ne purent plus se prêter aux modifications euphoniques que fait naître leur agencement. Il en résulta qu'à la longue le langage écrit l'emporta sur le langage parlé; et les lois de la prononciation auraient été complétement oubliées, si la nature de l'organe vocal, la vitesse de la prononciation et les exigences de l'oreille ne les rétablissaient en partie, malgré les grammairiens. Dans ce vers déjà cité :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur,

qu'on prononce :

Le jour *n'ep pa plu* pur que le *fon* de mon cœur.

on trouve quatre mots dont la prononciation diffère complétement de l'orthographe.

Hâtons-nous d'ajouter que cette influence désastreuse d'une écriture irrationnelle sur l'harmonie est plus que compensée par les avantages qui résultent de son emploi. Les mots étant ainsi revêtus d'une forme visible et invariable, ne peuvent plus ni disparaître ni s'altérer. Leur signification se précise, la construction grammaticale gagne en clarté. Enfin, la civilisation n'étant que l'expérience accumulée des siècles, on peut dire que l'écriture est son plus puissant auxiliaire. Sans elle, les annales des générations auraient été perdues ou dénaturées en traversant deux éléments éminemment mobiles et infidèles, la mémoire et la parole ; l'histoire et la littérature seraient réduites à d'obscures légendes ; la science n'aurait que des *sorciers* pour interprètes, et notre état social ne s'élèverait probablement pas au-dessus de celui que Cortez et Pizarre trouvèrent, il y a trois siècles, chez les Aztèques et les Péruviens.

CHAPITRE VI.

Harmonie du langage.

Avant de quitter l'étude des syllabes, disons quelques mots sur leur distribution géographique, c'est-à-dire sur les influences qu'apportent dans le langage la nature du sol, sa position astronomique et les habitudes de l'homme.

M. Pauthier est le premier, à notre connaissance, qui se soit occupé de rechercher les causes qui influent sur la prononciation. Voici ce que ce savant dit à ce sujet dans un remarquable article sur l'*Écriture*, inséré dans l'*Encyclopédie nouvelle* :

« L'absence complète de consonnes aspirées dans l'idiome de la côte de Malabar et la fréquence de ces mêmes consonnes dans le sanscrit démontrent une loi très-importante et qui n'a pas encore été posée: c'est que tout idiome qui n'a point d'aspirées doit naître et se développer dans une région voisine de l'équateur ou qui en ressente toutes les influences; tandis que tout idiome qui a beaucoup d'aspirées doit naître et se développer dans des régions tempérées; comme tout idiome où les gutturales dominent doit naître et se développer dans des régions voisines des pôles. De sorte que la latitude d'un peuple étant donnée, on peut en conclure la nature de son idiome; comme, un idiome étant donné, on peut aussi en conclure la latitude du peuple qui le parle ou qui l'a parlé.

« On peut aussi poser cette loi que dans les régions équatoriales les voyelles ouvertes ou sonores dominent, tandis que dans les régions polaires ce sont les voyelles fermées ou sourdes, et dans les régions tempérées les voyelles intermédiaires; dans les premières elles sont fréquentes, dans les secondes elles sont rares. De sorte que l'échelle vocale peut servir à déterminer la région à laquelle appartient une langue donnée. »

Nous n'hésiterions pas à accorder à cette loi une rigueur mathématique, si notre planète présentait partout une surface uniforme au lieu d'être tourmentée à chaque instant par des chaînes de montagnes, déchirée par des gorges, coupée par des vallées, sillonnée par des mers. Il faut

donc tenir compte de ces accidents géographiques, et ici, comme dans tant d'autres phénomènes physiques, comparer les effets de la latitude avec ceux de l'altitude.

L'étude la plus superficielle des langues primitives nous prouve que l'homme n'a d'abord reproduit que les sons qui avaient frappé son oreille, et qu'il a puisé son premier syllabaire dans les mille voix diverses des forêts. C'est là un fait capital que nous démontrerons plus loin, et sur lequel tous les philologues sont aujourd'hui d'accord. Les langues seront par conséquent rudes, hérissées de consonnes fortes, d'aspirations gutturales, de voyelles sourdes, d'articulations pénibles, partout où la nature fera entendre le fracas des tempêtes, les roulements du tonnerre, les sifflements des orages, les mugissements des hivers, c'est-à-dire partout où il y a des chaînes de montagnes pour répercuter les vents du pôle et les faire mugir, de hautes cimes pour provoquer les éclats de la foudre et les rigueurs des saisons. Les langues, au contraire, n'offriront à l'oreille qu'une combinaison harmonieuse de consonnes douces et de voyelles sonores lorsque, descendues dans la plaine à l'abri des tempêtes qui désolent les montagnes, elles ignoreront les terribles colères de la nature ; surtout si un ciel fertile et souriant, ajoutant son influence, vient inviter les organes à la mollesse et ne leur permet que des sons sans efforts. Entre ces deux points extrêmes viendront se placer par degrés insensibles toutes les nuances de la vocalisation humaine.

A cette raison, déjà suffisante, vient s'en ajouter une seconde tout aussi puissante et dérivant des mêmes causes. Qu'on ouvre la carte d'un pays et qu'on jette un coup d'œil sur la distribution des sites que l'homme a choisis pour fixer sa demeure, partout on verra les villes

s'étendre dans les plaines fertiles qui seules peuvent nourrir une population nombreuse, le long des fleuves, premières routes que la nature ait offertes aux sociétés naissantes; des villages seulement dans les régions montagneuses, là où la terre devient moins productive, la température plus âpre, les communications plus difficiles et plus rares; enfin, des huttes isolées sur les cimes neigeuses, où le manque absolu de routes, l'inclémence du ciel, la stérilité du sol, l'aspect des lieux, ne peuvent avoir pour hôtes que des chasseurs intrépides ou de pauvres bergers. Le genre de vie que fait naître chacune de ces habitations différencie profondément les habitudes et surtout le langage. Le montagnard, sobre de paroles, ne parlant que pour donner des ordres ou proférer des menaces, souvent de très-loin, obligé, par conséquent, de dominer la distance et les bruits du dehors, prend de bonne heure l'habitude des sons rauques, saccadés, durs et gutturaux. Ces articulations perdent leur cachet sauvage à mesure qu'on descend des régions stériles, que les habitations s'agglomèrent, que commencent les premiers essais de société. Enfin, le citadin, polissant chaque jour son langage par l'usage incessant qu'il en fait dans les causeries intimes du comptoir, du cabinet et du salon, achève de se dépouiller, à son insu, de tout ce que sa langue pouvait avoir de dur.

Les faits justifient complétement ce que nous venons de dire. Quelle différence, en effet, entre les dialectes des montagnards de la Grèce et celui de la voluptueuse Ionie, entre le rude allemand des Alpes et l'allemand si doux des plaines de la Baltique, entre le fier catalan des montagnes du nord de la péninsule Ibérique et le patois efféminé des tièdes plaines de l'Andalousie, entre l'accent des villes et celui des campagnes, entre le jargon des faubourgs et le

langage des salons, enfin entre les idiomes du Nord, hérissés d'aspirations pénibles, de consonnes gutturales, de voyelles sourdes, de sifflements aigus, et les langues du Midi, si pures, si douces, si harmonieuses (1) !

Rien de plus facile maintenant que de déterminer, dans l'immense famille européenne, les peuples qui doivent occuper le premier rang par la douceur et l'harmonie de leur langage. La carte de l'Europe suffit : elle nous indique trois péninsules abritées par de hautes montagnes contre le souffle des vents polaires, et baignant leurs pieds dans les eaux tièdes de ce lac méditerranéen sur les bords duquel les Grecs placèrent l'Olympe de leurs dieux et nos pères leur premier Éden. C'est là que nous trouverons ces intonations douces, ces syllabes sonores, ces cadences gracieuses, ces idiomes suaves qui semblent prêter une puissance surnaturelle à la lyre du poëte, et à la musique ses plus mélodieux accords.

Parmi ces trois péninsules, il en est une plus privilégiée encore, dont les barrières sont plus hautes, les plaines plus fertiles, les côtes plus riantes, le ciel plus tiède et plus doux. Le peuple qui l'habite, exalté par toutes ces magnificences de la nature, voulut un jour lutter avec elle et reproduire les sublimes conceptions qu'elle lui inspirait de toutes parts. Peintres, sculpteurs, architectes, ouvriers de

---

(1) Prenons, par exemple, le mot *eau*. Ce mot se dit *akh* ou *akhen* dans les langues du Nord. La gutturale est fortement aspirée.

Cette aspiration devient une semi-voyelle *v* dans le latin *aqvā*.

La semi-voyelle *v* devient voyelle entière dans l'italien *acqua*.

La gutturale forte *g* devient gutturale faible dans l'espagnol *agua*.

La voyelle semi-ouverte *u* devient voyelle complétement ouverte dans le portugais *agoa*.

Enfin la gutturale disparaît tout à fait dans certaines provinces *méridionales*, où l'on prononce *aoa*.

toute sorte se mirent à l'œuvre et, atteignant bientôt dans toutes les branches de l'activité humaine les limites de l'idéal, firent de cette terre de miracles la terre classique des beaux-arts. Il fallait une langue nouvelle pour exprimer les ravissements de l'âme à la vue des merveilles de l'homme et de la nature, et les poëtes parurent : chanteurs sublimes qui, pour rendre les harmonies qui les enivraient, surent faire un choix de mots harmonieux dans les divers idiomes apportés par les invasions passagères; donnèrent à leurs syllabes, dépouillées de toute aspiration forte ou pénible, de toute articulation sourde ou gutturale, un rhythme musical qui charme l'oreille, et firent naître cette langue sonore, passionnée, magique, l'italien (1) !

Bien que les Espagnols appellent pompeusement leur langue *la lengua de los dioses* (la langue des dieux), bien qu'elle soit également riche en voyelles sonores, en flexions toniques, et qu'elle se prête avec une grande souplesse à l'harmonie musicale, elle doit cependant céder le pas à l'italien. Les fortes aspirations gutturales qui y fourmillent rappellent un peuple isolé à l'extrémité de l'Europe, retranché dans ses sauvages montagnes et luttant pendant huit siècles contre les hordes musulmanes pour sauver son indépendance. Une lutte si longue et si terrible rendait évidemment impossible ce travail de perfectionnement que

---

(1) Pour se convaincre de ce travail de perfectionnement qu'a subi l'italien, il suffit de comparer les mots de cette langue avec ceux d'où ils dérivent; en voici quelques exemples :

LATIN	ITALIEN	LATIN	ITALIEN
aurum (or)	oro	planum (uni)	piano
purpuram (pourpre)	porpora	arborem (arbre)	albero
populum (peuple)	popolo	heri (hier)	ieri
tabulam (planche)	tavola	herbam (herbe)	erba
exilium(e xil)	esilio	majestatem (majesté)	maestà
descriptionem (description)	descrizione	turrem (tour)	torre

l'italien a pu subir. On peut en dire autant des Hellènes modernes relégués à l'autre extrémité de l'Europe et qui, moins heureux que les Espagnols, gémissent encore pour la plupart sous le cimeterre musulman.

La position géographique semblerait assurer à la France un idiome intermédiaire entre l'italien et le castillan. Il en serait en effet ainsi si l'inflexible loi de l'histoire n'avait forcé le Midi à subir l'invasion du Nord, et la langue d'*Oc* à disparaître devant la langue d'*Oil*. De là cette multitude de voyelles sourdes qui, à l'inverse de l'italien, ont remplacé dans notre langue les sonores du latin : *heure*, *sculpture*, pour *hora*, *sculptura* (prononcez *scoulptoura*), etc. De là ces nasales *an*, *en*, *in*, *on*, qui font le désespoir des étrangers et surtout des oreilles habituées à la pureté des idiomes du Midi. De là enfin ces chuintements germaniques inconnus au latin, comme *charge*, *cherche*, *jauge*, *jachère*, etc. Toutes ces voyelles sourdes et ces aspirations pénibles d'alluvion septentrionale augmentent d'intensité à mesure qu'on remonte vers le Nord. Contre-balancées dans le français par le voisinage et le mélange des langues du Midi, elles prédominent d'une manière sensible dans l'anglais, qui, par sa position, a obéi exclusivement à l'influence germanique et scandinave.

RÉSUMÉ DU PREMIER LIVRE.

Les premiers signes qui servirent à exprimer les idées furent la représentation des objets physiques, comme le prouvent les caractères primitifs de toutes les civilisations naissantes. C'est à cette période que se sont arrêtées les peuplades du nouveau monde.

Sous l'impulsion d'une civilisation plus haute, les signes représentatifs s'adjoignirent peu à peu des éléments phonétiques, afin de mieux préciser les idées. On trouve encore cette méthode chez les nations de l'Asie orientale.

L'analyse des noms propres fit entrevoir aux Égyptiens les éléments syllabiques et donna la première idée de l'alphabet. Les Phéniciens, leurs voisins, le réalisèrent en n'employant exclusivement que des signes phonétiques et en les limitant au nombre absolument nécessaire. Ce sont ces caractères qui ont donné naissance à tous les alphabets de l'Europe.

Les éléments syllabiques de la plupart des langues de l'Europe occidentale peuvent se ramener à 26 : 12 voyelles, 12 consonnes et 2 aspirations. Chacune de ces sections se divise en deux séries égales et parallèles : les sourdes et les sonores, qui ne sont que deux nuances de la même articulation.

Une bonne prononciation doit être distincte, rapide et sans fatigue. Ces conditions sont toujours remplies lorsque les phrases se composent d'une suite régulière de voyelles et de consonnes. Quand cette alternance est détruite, on la rétablit à l'aide de l'*élision*, de l'*interposition* ou de l'*attraction*.

La représentation simple et exacte de toutes les nuances de la prononciation constitue la véritable orthographe. De toutes les langues indo-européennes, le sanscrit est peut-être la seule qui remplisse ces conditions.

Les langues sont d'autant plus harmonieuses qu'elles renferment plus de voyelles sonores et moins d'articulations pénibles. Ces idiomes se trouvent généralement dans les plaines fertiles favorisées d'un beau ciel. L'italien est de toutes les langues modernes celle qui réunit au plus haut point ces conditions.

Nota. — Bien que l'accent tonique puisse se rapporter à l'étude des syllabes, nous avons cru ne devoir en faire l'analyse que dans l'étude des mots, à cause des relations intimes qui l'unissent au radical et du rôle qu'il joue dans la formation du mot.